

AU SERVICE DU SURNATUREL

SAISON 1

EPISODE 1

Sg HORIZONS

Copyright © 2015 Sg HORIZONS

All rights reserved

ISBN: 979-10-92586-36-7

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur.
Toute reproduction d'un extrait quelconque ou utilisation autre que personnelle de ce livre
constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

1 – Le grand méchant loup

Mon cœur s'éclatait à faire des cabrioles dans ma poitrine. Je courais comme un dératé. Rien de moins. Il m'était difficile de respirer ou de simplement réfléchir. Pourtant, ce n'était pas faute d'essayer. Mes neurones s'étaient fait la belle, lâches qu'ils étaient. Cela me laissait désespérée et perdue à tenter vainement de retrouver mon chemin à travers ce dédale de couloirs. Plongés en partie dans la pénombre, ils se ressemblaient tous. S'ajoutait à cela la désagréable impression que ces corridors se refermaient sur moi. Ma petite tendance à la claustrophobie était de la partie. Passer plusieurs mois enfermée dans une pièce de 10 mètres sur 10 n'avait pas été sans conséquences. Je suis dans ce corset noir lequel, qui plus est, comprimait mes poumons. Le bon côté des choses était que je portais un caleçon long en cuir noir et des petites ballerines de la même couleur facilitant ma course. Me parvenait aux oreilles le martèlement de mes pas sur le sol pourtant recouvert d'une moquette rouge vieillotte. D'autres bruits se faisaient entendre. Des halètements, preuve que je n'étais pas juste en train de faire un mauvais rêve. Ils étaient bien là, derrière moi. Si proches. J'accélérai. Je n'aurais jamais pensé pouvoir courir aussi vite vu que mon passé de sportive se résumait à arpenter les allées d'un grand centre commercial.

L'hôtel dans lequel je me trouvais me paraissait absolument désert. Pourtant, il y a toujours du monde dans ce genre d'établissement, non ? J'aurais aimé crier, appeler à l'aide, mais je réservais tout mon souffle pour l'effort qu'il me fallait fournir. Un nouveau coup d'œil par-dessus mon épaule pour constater qu'ils étaient toujours là. Mon rythme cardiaque faisait du yoyo dès que j'avais le malheur de regarder le danger qui me guettait. C'était plus que nécessaire. Mes longs cheveux bruns étaient défaits et collaient à ma peau, surtout au niveau de ma nuque. Au bout du couloir, je bifurquai sur la droite. Encore un corridor. Mais bon Dieu, où étaient les ascenseurs ? La cage d'escalier ? Les gens, quoi ! À la recherche d'une quelconque réponse, mon regard balaya désespérément l'espace. Une porte était ouverte, là-bas. Un possible refuge.

Un claquement sec me fit sursauter, m'évitant de justesse d'être mordue au mollet droit. Un couinement se fit entendre. Impossible de me retourner pour voir ce qu'il se passait. Pas le temps, ni l'envie d'ailleurs. Dès que cela me fut possible, je m'engouffrai dans la pièce. Une chambre, semblait-il, si je me fiais au mobilier. Pas d'importance. Agissant dans l'urgence, je me retournai et plaquai les deux mains contre la porte qui se referma dans un fracas sonore, avec le vain espoir qu'elle résisterait à l'assaut.

Là encore, pas de chance. Le choc d'un poids lourd qui s'écrase de l'autre côté du battant me propulsa en arrière. Je tombai et percutai durement accompagné d'un joli cri à faire exploser les fenêtres. La moquette amortit quelque peu ma chute, mais le choc me coupa le souffle. Paniquée, je me redressai à demi pour observer ceux que j'avais tenté de fuir. Ma respiration se bloqua. Mon cœur fit un nouveau looping, moi qui n'avais jamais aimé les sports à sensation comme de monter dans un grand 8. (Oui. Ça compte.) Les loups étaient là bien plus nombreux et plus gros que lorsque je les avais aperçus avant de prendre mes jambes à mon cou.

« Là, je suis dans la mouise. »

Sur les coudes, je m'éloignais d'eux en reculant comme je le pouvais. Ces bêtes féroces s'avancèrent pourtant avec nonchalance vers moi, de quoi me provoquer un arrêt cardiaque. Je me demandais d'ailleurs si cela n'aurait pas été mieux. Cette lenteur avec laquelle ils se

mouvait les rendait d'autant plus inquiétants, comme s'ils savaient déjà ce qu'ils s'apprêtaient à me faire subir. Ils avaient gagné et ô joie ! J'avais le plus mauvais rôle dans cette scène : celui de la pauvre proie sur le point d'être achevée.

Des loups se trouvaient là, à quelques mètres de mes pieds que je ramena brusquement vers moi, la peur au ventre que l'un d'eux y plante ses crocs et me tire vers eux afin de s'en donner à cœur joie. Ne voyaient-ils pas que je n'avais que la peau sur les os, même pas un peu de gras sur les cuisses ou les fesses. Là encore, mon séjour hospitalier et les trucs infâmes qu'ils osaient appeler nourriture avaient fait leurs œuvres. C'est vrai que tout était relatif dans la vie. Moi qui n'avais eu de cesse de me plaindre de mes petites rondeurs au point de me soumettre à moult régimes par le passé. Je ne quittais pas des yeux ces loups, j'en dénombrai sept. Sept mastodontes, leurs yeux luisants et leurs crocs énormes complétaient la panoplie. Je percutai le mur derrière moi. Il y a des soirs comme ça... où rien ne va.

« Suis fichue. »

Je devais avoir une tête de chouette terrorisée ayant reçu une décharge électrique. Des frissons de peur électrisaient tout mon être. Je tentai vainement de lire en eux pour savoir ce qu'ils me réservaient, anticiper leur réaction afin de pouvoir l'éviter. Rien, pas une seule pensée n'émanait de ces monstres. Après tout, ce n'étaient que des animaux. Quoique vu leur taille et surtout la façon qu'ils avaient de me regarder, j'en doutais. Ce ne pouvait tout de même pas être des loups-garous ! Si ? Pour la première fois, je regrettais amèrement de ne pouvoir faire appel à cette capacité, apparue quelques mois plus tôt. J'avais tant souhaité m'en débarrasser et, pouf ! Voici qu'elle me faisait défaut au moment où il elle m'aurait été le plus utile. Quand la malchance vous poursuivait, elle ne faisait pas les choses à moitié.

Quoique ! Les bêtes s'étaient arrêtées et m'observaient, et pas seulement comme un morceau de viande. Si vraiment c'était des loups-garous, ça voulait dire que c'était des gens et non des bêtes. Une lueur d'espoir me fut permise. Apparemment, leur chef, enfin celui du milieu et semblait-il le plus hargneux si on pouvait lire ce style d'expression sur une gueule de loup, se décida à agir en s'avançant seul. Il se ramassa sur lui-même et ma respiration se bloqua lorsque je réalisai qu'il s'apprêtait à bondir sur moi. Mon seul réflexe fut de fermer les yeux, sentant l'heure de ma mort arriver. Encore ! Cette fois-ci, ma vie ne défila pas dans ma tête. Aucune pensée philosophique ne me vint non plus. Je m'entendis juste murmurer un lamentable : « Pitié, ne me mangez pas ! »

« J'ai pas pu rétorquer un truc aussi con, surtout si ça doit être ma dernière réplique en ce bas monde, si ? »

Je n'en revenais pas. Comment une fille aussi banale que moi – enfin si on oubliait le fait que je pouvais lire dans les pensées – avait pu se retrouver dans une situation pareille ? À coup sûr, c'était digne de paraître dans un épisode de « Au-delà du réel ».

Soudain, une voix haletante et essoufflée s'éleva dans la pièce :

— Mais merde, les gars ! Vous savez pourtant que je déteste courir.

Choquée, je réussis néanmoins à ouvrir les yeux (je ne m'étais même pas aperçue que je les avais fermés) pour fixer Victoria, appuyée d'une main contre le chambranle de la porte pour retrouver un semblant de souffle. La pauvre fille n'avait vraiment pas réalisé la situation dans laquelle elle se trouvait à présent. Elle avait dû partir à ma recherche ou entendre mes hurlements. Ah non. Ils étaient restés dans ma tête. Je lui lançai un regard qui disait explicitement : « Casse-toi, pauvre folle. » Mais, non. À défaut d'un manque flagrant de jugeote de sa part, je déglutis avec difficultés pour être capable de lui crier :

— Ne reste pas là !

Tentative manquée vu que ce message d'alerte ressembla davantage à un couinement lamentable de souris.

— Allons bon ! répondit avec désinvolture mon amie qui s'avança en lissant d'une main sa chevelure brune méchée de rouge. À la niche messieurs, et plus vite que ça !

Les yeux écarquillés par l'angoisse, je fixai à nouveau le loup face à moi qui lui ne semblait pas, mais alors pas du tout en mode « obéissance ». Brusquement, une intense lumière m'aveugla. Je n'eus pas le temps de lever un bras pour me protéger de cette soudaine clarté que déjà elle avait cessé. Autant surprise qu'apeurée, je clignai plusieurs fois des yeux, n'arrivant pas à croire au tableau qui s'offrait à présent à moi. Car ce n'était plus des loups qui me faisaient face, mais des hommes... et sacrément nus.

Accroupis, certains se redressèrent. Ô chaleur !

« Des loups puis, abracadabra ! Des Hommes ? J'hallucine ! Et puis, comment ce fait-il que Victoria ne semble pas si surprise que ça ? Elle savait ce qu'ils étaient avant même que ces loups reprennent apparence humaine ou il lui manque réellement une case, à celle-là ou bien à moi ? Suis perdue, là. »

Ceux que je fixais comme s'ils étaient des aliens ne semblaient nullement affectés de se retrouver dans le plus simple appareil. Quoique cela pouvait être compréhensible vu leur anatomie à faire pâlir d'envie n'importe quel mannequin de sous-vêtements. Peut-être était-ce une invasion extraterrestre dont l'arme ultime de ces représentants d'une autre planète serait un physique auquel on ne pouvait résister ? Enfin, la gent féminine. Okay, je divaguai complètement. En tout cas, ils pouvaient en effet ne pas être pudiques le moins du monde, montés comme ils l'étaient.

Je fus trop surprise par tout ce qui m'arrivait pour être capable de détourner les yeux. Et puis, après tout, je n'en avais pas la moindre envie. Mon regard se fixa sur les jambes nues de celui face à moi. Il m'aurait suffi de tendre la main pour pouvoir le toucher. Des hanches étroites, un pénis imposant même au repos, un abdomen musclé à souhait, des pectoraux saillants, puis un visage aux traits harmonieux et pourtant si durs. Je croisais ses prunelles ambrées aussi étranges de par leurs luminescences que cette couleur peu commune. Vous allez me dire, moi j'avais les yeux vairons. Un œil vert et l'autre, marron clair. Les siens n'offraient rien d'autre que de la condescendance mélangée à de la colère, visiblement contre moi. Sauf que je n'en comprenais pas la raison. Après tout, c'étaient ces bêtes... enfin ces hommes qui m'avaient prise en chasse à travers tout l'étage de l'hôtel au cœur de Seattle dans lequel je venais de mettre les pieds. D'ailleurs, je n'aurais jamais pensé trouver en ce lieu, des... loups !

« Sauf si ce que je venais de vivre était une hallucination ou un cauchemar ! »

Hélas, vu les détails stupéfiants de réalisme, j'en doutais sérieusement. Aucun des six hommes que je comptais derrière celui qui emplissait mon champ de vision n'émettait un mot ou ne faisait un mouvement. Mon attention s'attarda sur l'un d'eux et on peut dire que sa pilosité pouvait être un indice quant à sa capacité à se transformer en bête. Je contemplais à nouveau le beau brun face à moi dont le torse était légèrement velu à la Chris Evans avant qu'il se la joue Captain America. Je n'aimais pas ça, mais c'est sûr que je pouvais faire une exception pour lui. Dieu seul savait que cela faisait longtemps que je n'avais pu observer un homme ainsi en réel ou fictif. Il se recula sans pour autant me lâcher du regard.

Les neurones se reconnectant, je sentis mes joues virer au rouge tomate en me rendant compte de la situation. À défaut de pouvoir me lever – sachant par avance que mes jambes flageolantes ne pouvaient me porter –, je me forçai à détourner le regard pour le ramener sur Victoria qui s'avançait dans la pièce, juchée sur des talons aiguilles et sa jupe bouffante

ballottant de droite à gauche. Elle passa entre les hommes en les effleurant et vint poser sa main sur le torse nu de celui qui se trouvait sur sa droite. Je sursautai lorsque l'homme grogna... oui oui... un vrai grognement. Cette nana n'avait probablement pas la lumière à tous les étages pour risquer ainsi de se faire déchiqueter par l'un de ces hommes.

— Je m'en voudrais de vous sermonner, même si cela pourrait être, hum... excitant disons dans une tout autre situation, mais dois-je vous rappeler qu'il est interdit d'attaquer les employés de notre établissement ?

De surprise, j'en ouvris la bouche à m'en dessécher les amygdales. Vraiment, la teneur des propos de cette femme était en total décalage avec la voix mielleuse employée et l'air coquin qu'affichait celle que je connaissais à peine. En tout cas, il était réconfortant de voir que l'entraide féminine n'était pas un simple concept pour elle. La brunette incendiaire accorda un regard à chacun des spécimens mâles avant de le fixer sur moi. Je devais avoir des yeux ronds comme des soucoupes, car une moue apparut sur son visage en réponse. Comment ne pas être éberluée après s'être fait courser par des bêtes féroces avant de les voir se transformer en chippendales ! Sans compter que tout paraissait normal pour celle qui m'avait accueillie quelques heures plus tôt. Je n'eus pas le temps d'émettre la moindre question que le regard du chef de la bande se fit plus inquisiteur. J'ai cru qu'il me passait au rayon X, me faisant frissonner de peur. L'instant suivant, son visage n'était qu'à quelques centimètres du mien. J'eus un mouvement de recul, ce qui ne l'empêcha pas de se pencher davantage, ses mains en appui sur le sol de part et d'autre de moi. Je perçus son souffle sur ma joue gauche alors qu'il s'était porté sur le côté.

— Qu'est-ce que vous faites ?

J'eus ma réponse quand je compris qu'il me reniflait. Oui... oui. Il me renifla, là, comme ça avant de se placer à nouveau devant moi, me faisant cligner des yeux d'étonnement.

— ... Elle ? Une employée ?

« Ah ! Un ton à la limite du mépris. Je ne dois pas être son genre à celui-là. Mais qu'est-ce que je raconte ? Le type voulait me bouffer et je me demande si je lui plais ? Tiens, d'ailleurs son regard trahit un certain intérêt à mon égard, ou alors je me trompe. Il est vrai que ça fait un bail que je n'ai pas été draguée. En tout cas, ce genre d'approche serait une première. »

La seconde suivante, il était à nouveau debout si bien que je me suis retrouvée nez à nez avec son pénis avant qu'il ne fasse plusieurs pas en arrière et sans se presser, mes amis. L'homme, acteur principal de mes pensées sembla lire en moi. Il mit les mains sur les hanches attirant mon regard dans cette direction. Ce type faisait dangereusement s'emballer mes hormones.

« Non, mais ce n'est pas possible. Il pourrait au moins cacher son sexe ! »

— En effet, mon beau. Alors bas les pattes, répliqua avec autorité mon alliée.

J'avais des difficultés à me concentrer sur ce qui se disait autour de moi. Je regardais de tous les côtés et envisageai de courir jusqu'à la porte. Malheureusement, se trouvaient entre elle et moi, tous ces gens. Et si je faisais semblant de m'évanouir ? Là, tout de suite. Et puis, quoi ? Que se passerait-il ensuite ? Constatant le silence qui s'était installé et surprenant les regards des autres sur moi, je me décidai à parler :

— Mais enfin, que ce passe-t-il ? Que sont ces... qui sont-ils ?

Victoria était presque aussi grande que les hommes au milieu desquels elle se tenait. Elle n'aurait pu se fondre dans le décor étant donné le sex-appeal qu'elle dégagait comme eux, avec leur imposante virilité, en particulier le beau brun. Drôle tout de même, l'air supérieur

qu'affichait ce dernier entre la férocité et cet air un rien taquin. Elle tourna le regard vers moi :

— Ma belle, laisse-moi te présenter notre service de sécurité !

À mon avis, c'est à ce moment-là que de la fumée devait sortir par tous les orifices de ma tête, mes neurones commençant à griller.

2 – Un cadre de vie idéal

12 heures plus tôt.

À L'asile... Oui, vous avez bien lu.

Allongée sur le lit, je venais de me réveiller. Néanmoins, je faisais durer le moment avant d'ouvrir les yeux.

« *Encore une journée en Enfer* », me lamentai-je sans avoir l'impression d'en faire des tonnes étant donné ma situation.

Le temps n'avait plus de valeur pour moi. J'avais cessé de compter les jours depuis mon internement. Pour quoi faire ? Mon quotidien était vide d'actes et de sens. Se lever, manger, rester prostrée, manger à nouveau avant d'être libérée par le sommeil que je réclamais de toutes mes forces.

Me parvinrent des pas dans le couloir. Instinctivement, je me crispai et tentai de me préparer à ce qui allait arriver. Ce que je redoutais le plus était le contact avec les autres. Non, je n'étais pas du style « asocial » même si par nature, j'avais très tôt été frappée par le mal de la timidité. Une personne pénétra à l'intérieur de ma chambre. Mes yeux restèrent clos. Pourquoi agir autrement lorsqu'il m'était possible d'entendre les pensées d'autrui ? Car oui. J'étais télépathe.

L'intruse de mon espace personnel autant extérieur qu'intérieur vaqua à ses occupations autour du lit sur lequel j'étais allongée. Elle se déplaçait, vivait, réfléchissait sans se douter que moi j'étais capable de savoir tout ce qui lui passait par la tête. Que penserait cette personne si elle savait que je pouvais lire en elle aussi clairement que si elle exprimait à haute voix toutes ses inquiétudes, ses espérances, ses secrets qui faisaient sa vie ?

Je connaissais déjà la réponse. La suspicion, la peur puis le rejet quand ce n'était pas : je te cours après, fourche en main pour t'embrocher. En version moderne, la fourche était remplacée par une seringue de tranquillisant pour pouvoir gentiment vous isoler du reste du monde dans un asile. Une mort rapide ou lente ? Le choix n'avait pas été mien en tout cas.

C'était ainsi que se comportaient les gens avec moi depuis mon accident de voiture treize mois plus tôt. Mes proches avaient été soulagés de mon retour parmi les vivants après un si long coma. Moi aussi j'avais éprouvé la joie indicible de vivre bien que plus tard, lorsque j'avais été capable de réfléchir à nouveau avec discernement, de réaliser ce qu'il m'était arrivé. Je n'avais aucun souvenir de l'accident en lui-même. J'en avais éprouvé du soulagement, car qui voudrait se souvenir d'un moment aussi terrifiant ? Malheureusement, les autres s'étaient chargés de me relater les faits et dans le détail. Mon petit-ami, le conducteur, s'en était sorti mieux que moi avec une jambe fracturée. Pour ma part, j'avais eu une sévère commotion cérébrale et avait frôlé la mort plus d'une fois.

Deux semaines dans le coma, autant de temps à rester à l'hôpital afin de s'assurer que je me remettais et que je n'avais pas de séquelles conséquentes. J'avais eu droit à toute une batterie d'examen avant qu'enfin on m'autorise à rentrer chez moi. Mes proches, mon entourage firent preuve d'attention à mon égard, mais leur sollicitude se transforma peu à peu en inquiétude en constatant que j'étais revenue, mais différente. Au début, ce n'avait été que des murmures qui emplissaient ma tête. Comme mes parents et mon médecin de famille,

j'avais pensé que c'était une séquelle de mon traumatisme crânien. Ça et les nausées, pertes de mémoire et tous ces trucs super gais qui simplifiaient ma vie d'alors. Ces symptômes avaient fini par s'estomper, mais pas les voix que j'étais la seule à entendre. Elles n'avaient fait que s'intensifier, devenant nettes et précises, remplaçant mes propres pensées, couvrant les dires de ceux qui m'entouraient. Une nouvelle fois, je fus soumise à des tests médicaux qui ne nous avaient apporté aucune réponse. Or, lorsque cela se produisait, c'était la santé mentale du patient qu'on remettait alors en cause. Et la patiente, c'était moi. On m'avait diagnostiqué comme schizophrène.

— Je sais que tu ne dors pas.

Je soupirai sans ouvrir les yeux pour autant. C'était la seule solution. Aucun contact. Attendre que l'autre parte au plus vite. Que la voix de cette femme finisse par se taire lorsqu'elle s'éloignerait. Mais cela ne se passait pas ainsi avec elle.

— Le docteur Miller doit venir pour une visite de routine, continua l'infirmière comme si de rien n'était.

Elle se souciait véritablement de moi, de mon état depuis mon arrivée dans cet établissement, sept mois plus tôt. La plupart des idées qui lui passaient par la tête me concernaient lorsqu'elle me rendait visite. Elle éprouvait de la pitié à mon égard, amorphe et prostrée sur ce lit depuis plusieurs jours. Cela me poussa à réagir, pour faire en sorte qu'elle ne s'attarde pas auprès de moi en se disant que c'était ce qu'il me fallait. Je désirais pourtant tout le contraire. J'ouvris les yeux, pris quelques secondes pour que ma vue s'adapte à la forte luminosité électrique régnant dans la chambre, avant de me redresser. Mon regard survola la pièce, blanche et sans attrait. Le mobilier se résumait à un lit et une cuvette de toilette dans un angle, le tout en métal. L'infirmière, Paula, était une femme de quarante-trois ans, rondelette et petite. Elle n'arrêtait pas de se plaindre de devoir porter chaque jour le pantalon et la tunique, uniforme obligatoire tout blanc des aides-soignantes, ce qui accentuait ses rondeurs. Elle pensait que la coupe carrée de ses cheveux châtain amincissait son visage. Elle chantonna dans sa tête tout en se chargeant de changer les draps, évidemment blancs comme tout le reste. Je l'observais faire en ne l'aidant pas. Je me devais de rester dans mon rôle. Prétendre être une femme froide, capable de réaction violente. Il m'avait fallu du temps pour réaliser que jamais je ne pourrais sortir de cette institution dans laquelle mes propres parents m'avaient internée. Pour mon bien, avaient-ils prétendu. Rien n'était plus faux.

Quelques jours passés ici dans cet endroit plein de douleurs, dont la plupart ne pouvaient être guéries, avaient suffi à briser mes défenses émotionnelles. Afin d'éviter de devenir véritablement folle, ma seule issue fut de créer des problèmes, de me révolter envers ceux qui me maintenaient prisonnière dans cet asile. J'avais compris que lorsqu'un patient refusait de suivre les règles, à défaut de les maltraiter étant donné les contrôles des autorités qui veillaient à ce que cela n'arrive pas, ils faisaient en sorte de les séparer du reste du groupe. Ils prétendaient ainsi protéger une population bien trop instable de ces éléments perturbateurs. L'isolement, c'était tout ce dont j'avais besoin, tout ce que je pouvais espérer de cet endroit. Je venais de passer plusieurs jours dans cette cellule, coupée du reste du monde avant la venue de cette infirmière. Je connaissais tout d'elle. Ses goûts, sa vie de famille difficile et même la position sexuelle qu'elle affectionnait le plus. Rien ne m'était épargné.

« Elle pue. Il était temps qu'elle prenne une douche. »

— Allez, viens, ma belle, m'invita-t-elle en prenant soin de sortir de la pièce la première sans me lâcher du regard de peur que je ne l'attaque par derrière.

Sachant ce qui m'attendait et qu'effectivement, je rêvais de prendre une douche, je la rejoignis sur le pas de la porte sans faire d'histoire. Là, je marquai un temps d'arrêt. J'hésitais

à sortir de la chambre. Enfin, « chambre », c'était le nom que donnaient les employés à ces cellules sans fenêtres et confinées. Même si je haïssais cette pièce, elle représentait pourtant un cocon de protection me permettant de ne pas entendre les pensées des gens. Surtout quand ces gens étaient fous. Paula s'avança visiblement pour me prendre par le bras. J'eus un mouvement de recul qui surprit l'infirmière. Elle interrompit son geste.

« Merde, c'est vrai qu'elle n'aime pas qu'on la touche. »

— Tu peux venir. Nous allons juste au bout du couloir. Il n'y aura personne d'autre que toi à cette heure matinale, m'expliqua-t-elle sur un ton compatissant.

J'hésitais encore. Un coup d'œil sur la droite et j'aperçus cette enfilade de portes qui dissimulaient un nombre incommensurable de pensées troublantes et néfastes.

« Il faudrait que je lui dise. Ça lui remonterait le moral. »

Captant cette pensée de Paula, je fronçai les sourcils en détournant mon regard au profit de l'infirmière.

« Bon Dieu ce qu'elle peut faire peur en me regardant ainsi. »

Je détestais entendre ce genre de propos me concernant. Je l'avais maintes fois capté de la part de mes proches lorsque « les crises » – le nom qu'avait donné mon entourage lorsque je jouais la télépathe – avaient commencé. Je détournai le regard et constatai que ma main était accrochée au chambranle de la porte, suffisamment fort pour faire blanchir les jointures. Paula m'annonça :

— Il faut que tu sois un minimum présentable. Tu as de la visite.

— Mes parents ?

C'est la première chose que je disais depuis... je ne m'en souvenais plus en fait. Cela devait faire très longtemps, car je fus surprise par le ton rocailleux de ma propre voix.

« Tu parles. Si elle savait qu'ils n'ont appelé que deux fois depuis qu'elle est là. »

Cette affirmation dévoilée en pensée par Paula me frappa en plein cœur. Mais l'autre reprit sans me laisser le temps de digérer l'information.

— Non. C'est un certain monsieur Hamilton. Tu le connais ?

« Hamilton ? C'est qui celui-là ? Encore un qui va envahir ma tête. Et d'ailleurs, à quoi un type qui s'appelle Hamilton peut bien penser ? Est-ce mes parents qui lui ont autorisé à me rendre visite ? Un médecin, peut-être ? Si c'est ça, cela peut-être un bon signe. Peut-être qu'ils souhaitent avoir un nouvel avis me concernant... »

Je me posais toutes ces questions en me mettant à suivre Paula. J'étais réticente à l'idée de rencontrer un étranger et pourtant ma curiosité était piquée. Rares étaient les éléments qui sortaient de l'ordinaire. Cette journée ne serait pas comme les autres finalement. Cette entrevue avec ce monsieur Hamilton dont j'ignorais tout était suffisamment distrayante pour me permettre de me concentrer sur une seule idée : résister aux assauts de toutes ces voix que je percevais en périphérie sans qu'elles m'atteignent vraiment. L'infirmière, plus proche que les autres, fredonnait comme à son habitude une chanson dans sa tête. C'était sa façon à elle de se confronter à la misère humaine de ce lieu dans lequel elle travaillait depuis une quinzaine d'années. Nous pénétrâmes dans la pièce entièrement carrelée servant de salle de douche. Comme elle me l'avait certifié, celle-ci se révéla inoccupée.

Comme moult fois par le passé, je retirai pantalon, tunique à manches courtes et culotte, le tout blanc. Nue, je m'avançai au centre de la pièce sans tenir compte du regard de Paula

derrière moi ou de la caméra fixée à l'angle de la pièce. Dans cet endroit, aucune intimité n'était accordée. Les regards des surveillants, les caméras fixées sur les patients, et ce, sans discontinuité. J'avais appris à ne plus les voir. Le jet d'eau sous lequel je venais de prendre place se déclencha automatiquement. Je passais sur ma peau le pain de savon que m'avait donné l'infirmière. Je me frottais énergiquement et, pour la première fois depuis plusieurs jours, je me détendis légèrement sous l'effet de la chaleur de l'eau, de l'odeur de fleurs du savon. La durée de la douche était contrôlée comme tout le reste. J'eus juste le temps de rincer mes longs cheveux noirs avant que le jet ne s'interrompît, mettant fin à ce moment de détente. L'un des seuls qui m'étaient véritablement permis. Les autres se déroulaient lorsque je me laissais glisser dans le sommeil, peuplant mes nuits de rêves simples liés à mon passé avant l'accident. D'une certaine façon, j'y avais perdu la vie. Fini l'existence d'une jeune femme de vingt et un ans passant son temps à étudier à l'université, sortant entre copains et vivant les prémices d'une aventure amoureuse, je n'avais rencontré Pete que deux petits mois avant cet instant tragique où tout bascula. Lui avait retrouvé sa vie, son quotidien et je ne pouvais m'empêcher de l'envier, de le lui reprocher.

3 – Une proposition inespérée

Je sursautai lorsqu'une voix m'interpella durement.

— J'ai pas que ça à faire.

Ainsi venait de parler mon « cerbère » Buck qui me toisait froidement depuis le couloir. Je grimaçai en captant les pensées grivoises de l'homme à mon encounter. Par réflexe, je baissai les yeux pour m'assurer que je portais bien la tunique et le pantalon blancs dont j'avais dû faire un tour supplémentaire au niveau de la taille afin d'éviter qu'il ne tombe. Je rabattis ma chevelure noire sur le devant afin de masquer ma poitrine. Pourtant pas bien volumineuse, elle ne faisait qu'accroître les pensées malsaines de cet homme planté là devant moi. Plus de Paula dans les parages. Il m'arrivait d'avoir ces moments d'absence, généralement trop concentrée sur ce qui se jouait dans ma tête pour tout oublier du monde extérieur. Or, là, c'était mes propres pensées qui m'avaient joué des tours.

— Allez ! Ton visiteur est arrivé.

Je m'avançai non pour la raison qu'il venait de me donner, mais pour mettre autant de distance qu'il m'était possible entre nous. Mes poings se crispèrent alors que je me mis à suivre les directives de Buck resté derrière moi pour me surveiller. Il ne cessait de reluquer mes fesses. C'était à croire que cet homme au crâne dégarni, au visage aussi bouffi que le reste de sa personne ne pensait qu'au sexe. Aussitôt engagée dans un nouveau corridor, ce furent les pensées des occupants de cette institution qui m'agressèrent. On me disait folle, mais j'avais pleinement conscience de ce qu'était réellement la folie pour la côtoyer au quotidien. Bien qu'au début, j'en avais rejeté de toutes mes forces l'idée, je savais que je possédais un don, que je n'étais pas comme les autres patients. Eux étaient sujets à une pathologie qui altérait la conscience d'un être humain, qui les changeait jusqu'à rendre leur existence invivable. Quoique. Pour moi, l'effet était le même. Si cela m'avait été permis, j'aurais couru jusqu'à l'extrémité de ce couloir pour les fuir. Mais le cerbère m'aurait rattrapée et m'aurait fait subir les conséquences de cet acte. Pour seule échappatoire, je portai mes mains à mes oreilles avec le vain espoir d'empêcher ces voix d'emplir ma tête.

Un nouveau couloir, et de nouvelles tentatives d'intrusion à affronter dans un combat perdu d'avance. J'envisageais de me jeter sur Buck toutes griffes dehors afin qu'il m'isole à nouveau dans ma cellule, incapable d'en supporter davantage lorsqu'une main sur l'épaule m'obligea à m'arrêter. J'allais me reculer pour éviter le contact de cet homme qui me répugnait, mais Buck me surprit à nouveau en me poussant à l'intérieur d'une pièce.

Brusquement, le silence se fit. Hébétée, je clignai plusieurs fois des yeux, me demandant si cela pouvait être possible, si finalement une instance supérieure venait de répondre à mes prières en m'accordant ce que j'espérais depuis tant de temps. Je pus entendre distinctement la porte derrière moi se refermer et une chaise grincer. C'est à cet instant que je le vis, celui qui allait changer ma vie.

Je fus frappée par l'apparence de celui qui se redressa de l'autre côté de la table. Cet individu devait avoir dans les cinquante/soixante ans et dégageait énormément de charisme. Il était vêtu d'un costume trois-pièces gris foncé, assorti d'une cravate de la même couleur et d'une chemise blanche sous son gilet. Mon regard s'arrêta sur le chapeau posé sur la table entre nous, un Borsalino se mariant avec le reste, avant de revenir vers lui. Cet homme détonnait dans cet environnement d'un blanc immaculé. Il avait même poussé l'élégance

jusqu'à finaliser sa tenue par une canne noire sur laquelle il s'appuyait.

— Bonjour mademoiselle Davis. C'est un réel plaisir de vous rencontrer.

Il me souriait, m'accordait un regard franc. J'en demeurais bouche bée. Cela faisait longtemps qu'on ne m'avait pas accueillie ainsi. Je réalisai après quelques secondes qu'aucune pensée ne provenait de cet individu. Étrange, mais pas exceptionnel. Mon don ne fonctionnait pas en tout temps. Si cela avait été le cas, j'aurais perdu la tête pour de bon et depuis longtemps.

— Je vous en prie, prenez place, m'invita-t-il d'un geste de la main en indiquant l'unique chaise face à lui.

J'hésitais. Peut-être que si je n'entendais rien, c'était dû à la distance entre nous. Ce n'était pas la première fois que cela se produisait, que mon don se détraquait. Je n'avais aucun contrôle sur celui-ci. L'homme resta debout. Visiblement, il attendait que je m'installe avant de suivre mon exemple. À regret, je m'avançai. Un pas, puis un autre, mais toujours aucune pensée. Parvenue devant la chaise, je me détendis légèrement et m'assis tandis qu'il en faisait autant.

— Vous devez vous demander qui je suis, reprit-il avec l'accent guindé d'un aristocrate britannique.

On pouvait dire qu'il savait se mettre en scène, celui-là. Pour ma part, je ne pouvais m'empêcher de triturer mes doigts de nervosité. Il attendait visiblement une réponse que je finis par murmurer du bout des lèvres :

— Oui.

— Je suis Lord Hamilton. On m'a beaucoup parlé de vous, Mademoiselle Jenna Davis.

Je ne pus réprimer une grimace de dégoût avant de souffler :

— J'imagine très bien ce qu'on a pu vous dire sur moi.

— Je sais par exemple que vous n'avez pas votre place, dans ce genre... d'institution, continua-t-il en faisant un geste vague de la main.

— Vous êtes bien le seul à le penser... ou pas.

J'étais bien incapable de savoir cela, ses pensées demeurant secrètes. Cela aiguïsa ma curiosité. Je réalisai également que cela faisait bien longtemps que je n'avais pas parlé autant. Je me tus, incertaine de bien faire. Après tout, je ne savais rien de lui, de ce qu'il me voulait. Lui parler pouvait ne faire qu'aggraver ma situation déjà peu reluisante.

— Et vous, qu'en pensez-vous ?

Cette remarque me fit tiquer. Après tout, c'était la capacité de lire dans la tête des gens qui m'avait conduite à être internée. Quoique. J'avais douté à de nombreuses reprises et encore à cet instant quant à mon état de santé mentale. Peut-être que les autres avaient raison et que j'étais schizophrène. On n'avait eu de cesse de me répéter que ce trouble apparaissait généralement au début de l'âge adulte et affectait environ 1 % de la population. Que comme les autres malades, je souffrais d'hallucinations, de délires et que j'entendais des voix. Pour couronner le tout, la personne qui souffrait de schizophrénie n'avait pas conscience de sa maladie. Je me raccrochais au fait que mon seul symptôme, si l'on oubliait une possible abnégation de la maladie, était les voix que j'étais la seule à entendre. Elles me critiquaient ou commentaient mes actions, me disaient quoi faire. Or, j'avais eu à plusieurs reprises la preuve que c'était véritablement les pensées d'autrui que j'arrivais à capter sans bien savoir comment.

— Miss Davis ?

À nouveau perdue dans mes pensées. J'éludai sa question et lui demandai :

— Pourquoi êtes-vous là ?

— J'avais espéré que vous pourriez m'aider.

Cette phrase est tombée comme un pavé dans la mare. Je le regardai à présent avec de grands yeux étonnés avant de répondre désabusée :

— J'avoue que cela risque d'être difficile. Mon agenda est plein à craquer pour l'année en cours.

Il esquissa un sourire sans cesser de me regarder d'une façon troublante. Étrangement, c'est lui qui semblait lire en moi. Je me retrouvais également déstabilisée par ce vide d'informations le concernant. Je ne savais pas comment agir, quoi répondre. Mal à l'aise, je n'arrêtais pas de bouger sur ma chaise, comme un churro dans son bain d'huile.

— Et que diriez-vous si je vous donnais l'opportunité d'être dehors dans les quinze minutes à venir, libérée de « votre agenda trop plein » ?

Mais c'est qu'il avait l'air bigrement sérieux ! J'hésitais à le croire. Autant une part de moi se méfiait de cet homme, autant une autre ne demandait qu'à le supplier de me sortir de cet enfer dans lequel j'avais été jetée. Constatant qu'il attendait une réponse, je déglutis, avant d'être capable de répondre :

— Je vous dirai que vous êtes le Bon Dieu.

Je captai une lueur de satisfaction dans ses prunelles d'un gris acier. Visiblement, c'était un individu un rien égocentrique. Mais déjà, il reprenait :

— Sans aller jusque-là, je possède l'influence requise pour être votre bienfaiteur. Si vous l'acceptez... ?

— Accepter quoi au juste ?

— Ma protection en échange d'un travail. Je m'explique. Je sais que vous possédez un don de télépathe...

Je perdis le fil de ses dires. Surprise par ce dernier mot, mes neurones s'étaient visiblement déconnectés. Il avait dit cela comme s'il y croyait. Lorsque j'avais compris ce qui m'arrivait, j'avais essayé de convaincre mes proches, le corps médical et même les employés de cette institution sur ce que j'étais devenue. Or, plus j'avais essayé, plus ils m'avaient crue folle. J'avais eu beau me battre, c'était un combat perdu d'avance. Les gens préféraient s'appuyer sur quelque chose de connu comme une maladie mentale même si cela poussait à la véritable folie de la personne concernée. Lorsque j'avais réalisé cela, j'avais tenté de devenir invisible à défaut de prétendre être normale alors que je ne l'étais plus. Un claquement de doigts devant moi me fit réagir. Je clignai des yeux avant de les fixer sur cet homme qui me faisait face de l'autre côté de la table métallique.

— Comment vous savez pour...

— ... Partez du principe que je sais toujours tout, m'interrompit-il en levant un doigt avant de croiser les jambes et de poser ses mains sur ses genoux dans une posture nonchalante. J'aimerais mettre votre don à mon profit, ou plus exactement à celui de l'établissement que je dirige.

— Mon don ?

— C'en est un. Ayez confiance en mon jugement.

Je me redressai, sur la défensive.

— Je ne fais confiance à personne. Quand tout le monde vous croit cinglée, y compris ceux qui vous ont élevée, on apprend très vite à ne compter que sur soi.

Il ne sembla nullement contrarié par le ton colérique que je venais d'employer. Ce Lord Hamilton, qui portait avec prestance une tenue pourtant démodée, acquiesça de la tête.

— Juste par curiosité, pour quel genre d'établissement souhaitez-vous que je travaille ? questionnai-je, partagée entre la suspicion et l'envie de l'éventuelle liberté que cet inconnu m'offrait sur un plateau d'argent. Trop beau pour être vrai, donc !

— Un hôtel.

La tête que je faisais en cet instant devait valoir son pesant d'or.

— Vous plaisantez ? m'étonnai-je, ma voix s'élevant dans les aigus.

— Nous avons une clientèle... très particulière à gérer.

Je tentais de comprendre ce qu'il attendait de moi, mais non. Aucune lumière ne se fit à l'étage. Je restais dans le brouillard. Là, il y avait de quoi être suspicieux. Un hôtel ? Cet homme me prenait vraiment pour une idiote ou était-ce une forme de torture à laquelle on me soumettait, me faisant miroiter une possible sortie de cet asile de dingues ? C'était tordu, mais j'avais eu mon compte de bizarreries pour accepter tout et n'importe quoi. Sans un mot, je me levai, prête à quitter cette pièce. Puis m'arrêtai. Mon visiteur restait silencieux, sans bouger ou tenter de me convaincre d'une quelconque manière de la véracité de ses dires.

— C'est sérieux concernant cet hôtel et votre proposition de m'y engager ? lui demandai-je, incertaine.

— Parfaitement.

Il fallait me calmer, réfléchir avec discernement. C'était peut-être une occasion, peut-être même la seule, de quitter cet établissement. J'envisageai même un instant de me prostituer si c'était ce qu'attendait de moi cette personne. Utiliser mon corps, le souiller en échange de cette liberté tant espérée. Et puis, peut-être me trompais-je ? Je voyais mal cet homme faire tout ce chemin pour proposer ce style d'emploi à une femme internée dans un hôpital psychiatrique. Sans compter qu'il savait pour mon don. Mieux, il me croyait, semblait sûr que je pouvais entendre les pensées d'autrui. Même si je n'entendais pas les siennes. Mon don était-il l'unique raison pour laquelle il m'avait choisie ? Était-il possible que la raison qui m'avait fait vivre un enfer depuis mon accident soit également celle qui me permette de me sortir de cette institution que je considérais comme ma prison ? Je m'assis à nouveau face à mon interlocuteur et lui demandai :

— Pour résumer : vous me proposer un emploi dans votre hôtel en tant que quoi au juste ?

— Rassurez-vous. Vous commencerez en tant que réceptionniste et vous serez rémunérée. Si vous acceptez ce poste, sachez que vous devrez rester dans mon établissement étant donné que je deviendrai alors votre tuteur légal.

— Mais je suis majeure ! contrai-je.

Je venais de fêter mon vingt et unième anniversaire. Enfin, *fêter* était un bien grand mot puisque j'avais passé cette journée dans cette institution, seule, sans savoir exactement quand elle était arrivée.

— Je peux faire en sorte de vous sortir d'ici étant donné mes relations, mais nous devons

nous plier à certaines exigences vis-à-vis du gouvernement.

Il prononça ces paroles en étudiant ma réaction. Pour ma part, je pris note de ce qu'il venait de m'annoncer. Rester dans un hôtel ou dans cet asile ? La réponse était assez facile. Avant d'accepter, il me fallait en apprendre davantage de celui qui déciderait de ma vie.

— Êtes-vous comme moi ? Je veux dire télépathe ?

— Non.

La réponse fut brève. Il se contentait de m'observer. Rares avaient été les occasions pour moi de faire appel à mon don, qu'habituellement je combattais. Pourtant, il me fallait savoir ce qu'il voulait véritablement, tenter de le cerner alors qu'il m'offrait un choix, probablement le plus déterminant de toute mon existence. N'arrivant à rien avec mon don, je lui lançai :

— Vous attendez quoi de moi au juste ?

— J'attends de vous que vous utilisiez votre don pour anticiper les souhaits de mes clients, entre autres choses.

4 – Bienvenue !

Il fallait vraiment que j'aie l'esprit dérangé et pourtant, j'acceptai. Une vingtaine de minutes plus tard, je me retrouvai installée sur la banquette confortable d'une limousine face à mon étrange bienfaiteur. J'étais sonnée d'être sortie aussi vite de cet asile où on m'avait placée. Tant de fois, j'avais rêvé de vivre ce moment auquel je m'étais raccrochée pour ne pas sombrer dans la folie. Bien sûr, j'avais inventé différents scénarios, mais aucun qui me mettait face à un tel homme. Sitôt que j'avais accepté l'offre de ce Lord Hamilton, il m'avait fallu le suivre sans même avoir pu me rendre dans ma chambre pour récupérer le peu d'effets personnels que je possédais ou simplement revêtir une tenue civile. Je frissonnais malgré le grand manteau noir que mon visiteur avait posé sur mes épaules lorsque nous étions parvenus dans le grand vestibule de ce bâtiment massif en briques rouges que je fixais maintenant, de loin.

— Rassurez-vous. De nouveaux vêtements un peu plus... *seyants* seront mis à votre disposition.

Mon attention se reporta sur mon interlocuteur, face à moi. Toujours aucune pensée ne me parvenait de lui, ou de quiconque d'ailleurs, avais-je réalisé en traversant l'asile à son côté en direction de la sortie. Il avait dû percevoir ma nervosité pour me dire cela. Il est vrai que je n'avais eu de cesse de m'agiter sur le siège et de passer une main de haut en bas sur mon pantalon blanc comme pour lisser des plis imaginaires. Le reste de mes habits se résumait à une veste de coton et des tennies de la même couleur. Une sorte de tenue de sport immaculée. À croire que le blanc était la couleur qu'on attribuait aux aliénés comme l'orange aux prisonniers. Je pris sur moi et tentai de faire preuve de civilité. Je ne voulais surtout pas qu'il regrette son choix de m'avoir libérée. Il pourrait me reconduire à la case départ ou simplement m'abandonner sur le bas-côté. Quoique non. Je l'avais vu signer des papiers à la sortie. Je devais être sous sa responsabilité.

— Le moins que l'on puisse dire, c'est que vous êtes efficace.

— Vous n'avez pas idée, dit-il sur un ton mystérieux.

Nous nous jaugeâmes du regard un moment, puis l'homme glissa une main dans son veston pour en sortir un objet. Là encore, je fus surprise de constater que c'était une montre à gousset d'un autre temps qu'il tenait en main. L'or poli captait et renvoyait la lumière. Consulter l'heure était un geste anodin, mais pas pour moi. Cela faisait bien longtemps que j'avais perdu la notion du temps. Cela me poussa à reporter mon regard vers l'extérieur et à tenter, en observant le paysage, d'évaluer quel mois nous étions. La dernière fois que j'avais eu la possibilité de le faire, je m'étais retrouvée à l'arrière d'une camionnette en partance pour le centre. C'était alors la fin de l'hiver. Février. Nombre de fois, allongée sur le lit, j'avais fermé les yeux pour simplement me remémorer l'effet du soleil sur mon visage, les couleurs éclatantes, si différentes de tout ce blanc uniforme, sans vie. À présent, j'étais à nouveau libre de pouvoir ne serait-ce que respirer de l'air frais ou observer le monde. Et d'après ce que je voyais, de ces arbres alignés au bord de la route parés de tons chatoyants, l'automne était avancé. La fraîcheur m'avait également saisie lorsque j'étais sortie du complexe avant de m'engouffrer dans le véhicule.

Brusquement, une sonnerie retentit, me faisant sursauter. Cela faisait un moment que je n'avais pas entendu ce son. Sans compter qu'il ne m'était pas venu à l'idée que cet homme d'une autre époque pût posséder un téléphone portable. Je l'observais avec attention alors

qu'il répondait et s'entretenait avec son correspondant. Cette distraction me fournissait une occasion de le détailler. J'évaluai sa taille à un mètre quatre-vingt-cinq environ, de corpulence mince, tout en longueur sans être maigre. Malgré son âge avancé, il semblait athlétique. Visiblement, il prenait soin de lui avec beaucoup d'attention. Mon regard glissa sur lui. Ongles manucurés, barbe taillée, et ce parfum qui emplissait l'habitacle sans être pour autant agressif. Il avait tout d'un parfait dandy. Mon attention fut attirée par la canne ou plus exactement son pommeau. Un énorme cristal que Lord Hamilton ne cessait de caresser depuis que nous étions entrés dans la voiture. Ce moment me permit également de réfléchir à ce que je voulais lui demander une fois qu'il aurait raccroché. J'écoutais sa conversation, mais ne compris pas très bien la teneur de celle-ci. Visiblement, cet homme possédait plus d'un hôtel. Il semblait fortuné et gérait, a priori, plusieurs affaires. Sitôt qu'il mit fin à la conversation, il me lança :

— J'imagine que vous avez des questions étant donné qu'il vous est incapable de lire en moi ?

Je fronçai les sourcils avant de réaliser la teneur de ses propos. Il venait de me prouver que mon incapacité de faire appel à mon don de télépathe n'était pas anodine le concernant. Faisait-il quelque chose pour bloquer ma capacité à lire dans les pensées d'autrui ? Avait-il une astuce ? Ou alors, il ne pensait simplement à rien, ce dont je doutais fortement. Il serait bien le premier à pouvoir le faire si je me fiais à mon expérience. Tout le monde pensait à quelque chose, voire à plusieurs choses en même temps, à un moment donné. C'était dans la nature humaine de s'interroger.

— Parlons-en justement, rebondis-je. Y a-t-il une raison à ça ?

— Comme vous, je suis un être à part.

Encore ce ton mystérieux qui ne répondait pas avec précision à mes questions. Cela me fit tiquer.

— Disons que j'ai la capacité de bloquer votre don pour que les pensées d'autrui ne vous dérangent pas.

Était-ce vraiment pour me soulager qu'il agissait ainsi ou c'était juste une excuse pour m'empêcher de lire en lui et découvrir que peut-être, il me réservait un traitement plus atroce que celui que j'avais subi jusqu'ici ? Je me raidis en réaction aux doutes qui s'immisçaient à nouveau en moi. La peur refaisait surface même si elle n'était jamais bien loin. Il est vrai que c'était une amie fidèle. Instinctivement, je me rapprochai de la portière en maugréant contre moi-même d'avoir accepté cette offre. J'avais tellement tenu à me libérer, à fuir cet endroit, cette vie, que j'aurais accepté n'importe quoi. Mais avec le recul, je ne pouvais m'empêcher de me demander si j'avais fait le bon choix. C'est à peine si l'homme, ou devais-je dire mon patron, m'avait dit que je recevrais un salaire comme tous ses employés et qu'une chambre serait mise à ma disposition.

— Allons, rassurez-vous. Il ne vous sera fait aucun mal. Je m'en porte garant.

Mon regard alla de la poignée de la portière à cet homme qui m'assurait une nouvelle fois que tout se passerait bien. Mon bienfaiteur. Devais-je le croire étant donné que je n'avais eu de cesse d'être déçue, trompée, abandonnée par les autres ?

Sur le trottoir, les yeux levés, je ne pouvais que contempler l'immeuble devant moi. Je

n'aurais jamais imaginé travailler un jour dans un endroit comme celui-ci. Bon, il faut dire aussi que je n'avais jamais eu l'opportunité d'envisager réellement ma future carrière professionnelle. Mon accident avait changé la donne. Les bras ballants, je reportai mon regard sur Lord Hamilton qui avait passé le reste du trajet au téléphone. Je l'avais suspecté d'agir ainsi afin de ne pas répondre à mes questions. Une nouvelle fois, je fus surprise par la manière qu'il avait de me regarder comme s'il n'y avait que moi, et sa présence était déstabilisante. Pourtant, nous nous trouvions sur un trottoir en plein centre-ville de Seattle.

— C'est là que je suis censée travailler ?

Lord Hamilton carra les épaules, puis d'un geste élégant de la main, il désigna la bâtisse et accompagna son geste par un :

— Bienvenue au Manor Hotel.

Cet individu sortant tout droit de la cour d'Élisabeth II s'accordait parfaitement avec l'établissement qu'il dirigeait. Ce dernier s'élevait sur une trentaine d'étages. C'était surtout la façade qui surprenait. Blanche, elle était ornementée à intervalles réguliers par des espèces de statues grotesques un rien effrayantes qui devaient en rebuter plus d'un à loger dans cet hôtel. L'immeuble de pierre, enchâssé entre deux buildings d'acier et de verre, détonnait grandement dans ce paysage urbain. J'en venais à penser qu'il aurait mieux valu se mettre à la page et remodeler tout ça de façon plus moderne.

— Impressionnant, non ? me demanda mon hôte qui ne pouvait visiblement pas masquer sa fierté.

— Euh... Comment vous dire ? C'est... imposant.

— Je trouve aussi. Il reflète celui que je suis.

« *Ah merde. Un égocentrique* », me dis-je en grimaçant.

— Je suis juste très fier de ce que j'ai accompli. Maintenant, si vous le permettez, nous allons entrer.

Ainsi dit, il se détourna et se dirigea vers l'entrée. Après un dernier regard vers la façade en me demandant si je ne rêvais pas éveillée, je m'avançai à mon tour.

— Madame.

Surprise de me retrouver là, j'avais occulté tout le reste. L'intervention de cet homme, un groom au vu de son uniforme d'un rouge criard, m'avait fait reprendre pied dans la réalité. Et quelle réalité ! Je dus me rendre à l'évidence que comme à l'hôpital, non seulement je n'avais pas accès aux pensées de cet individu, mais aussi qu'aucune autre voix ne se faisait entendre. Pourtant, je me trouvais suffisamment proche d'un grand nombre de passants pour être assaillie par leurs pensées. Quand j'étais isolée dans le véhicule, rien n'avait perturbé le trajet. Enfin, si on omettait le fait que je me retrouvais en compagnie d'un parfait inconnu pour lequel j'avais accepté de travailler.

Ma crainte de me retrouver dans un endroit public refit surface à la vitesse grand V. Je me mis à courir, sans tenir compte des regards des autres, et m'engouffrai dans l'immense tourniquet servant de porte d'entrée. Le souffle coupé non par l'effort fourni, mais par la peur d'être agressée mentalement, je compressais ma poitrine d'une main, tentant d'apaiser les battements furieux de mon cœur. Il me fallut quelques secondes avant de réaliser où je me trouvais.

D'un regard cette fois-ci ébloui, je contemplai ce hall si richement orné. Trois immenses lustres en cristal dispensaient leur lumière sur cette pièce tout en longueur. En son centre et

devant moi à une vingtaine de mètres, un grand escalier en merisier s'épanouissait sur la gauche vers les étages supérieurs. Un sol de marbre, deux comptoirs en acajou de part et d'autre du hall, le reste se résumait à des tentures en velours rouges devant les fenêtres et sur les canapés ronds disséminés ça et là dans la pièce pour le confort de la clientèle. D'ailleurs, à ma grande surprise, celle-ci était bien plus nombreuse que je l'aurais escompté. Je m'attendais à trouver trois chats et encore. Apparemment, cet endroit était bien plus fréquenté et, pas par des pauvres. Je baissai les yeux sur ma propre tenue. Je faisais vraiment tache dans le paysage. Portant une main à mon front, je voulais dissimuler mes yeux noirs comme à mon habitude derrière mon épaisse frange tout aussi sombre. Je grognai en me souvenant que mes cheveux avaient poussés et que ô joie ! L'hôpital psychiatrique ne comprenait pas d'atelier coiffure dans le programme. Faute de mieux, je rabattis les pans de la veste que Lord Hamilton m'avait donnée afin de masquer basket, jogging et t-shirt.

D'ailleurs, il me fallait lui parler de toute urgence. Un millier de questions réclamaient des réponses. Je réalisai tout à coup qu'il n'était plus dans les parages. Inquiète, je scrutai les lieux à la recherche de la silhouette élancée munie d'une canne. Rien. Aucune trace de lui. Tournant sur moi-même, je tentais de ne pas paniquer. J'avais des difficultés à comprendre comment il avait pu m'abandonner ainsi, sans explications en sachant d'où je venais.

« C'est pas vrai. Qu'est-ce que je fais ? »

Cette soudaine panique me fit monter les larmes aux yeux. J'hésitais à ressortir, mais le monde extérieur me paraissait beaucoup plus inquiétant que cet endroit. Mon attention se fixa sur l'accueil et les femmes qui s'occupaient des nouveaux arrivants, ce que j'étais après tout.

Prenant mon courage à deux mains, je m'avançai sur la droite. Aller vers les autres me réclamait un effort quasi surhumain. Derrière le comptoir se trouvaient trois femmes. Chacune d'elles portait une robe taillée dans de la dentelle noire. Du tulle sous le bas de la robe faisait pouffer celle-ci dont la longueur descendait jusqu'aux genoux. Cet effet était contrasté par un bustier cintré et sans manches pour le haut. À croire que le style vestimentaire du maître des lieux s'était répercuté sur l'ensemble du personnel. À nouveau, observer une scène qui me paraissait surréaliste semblait suffire pour oublier, l'espace d'un bref instant, cette peur qui faisait partie de mon quotidien. Je marquai un temps d'arrêt, hésitant à hélér une des hôtesse d'accueil, toutes trois en pleine conversation téléphonique. L'une d'elles raccrocha, et sans me remarquer ou vouloir me remarquer, elle commença à remplir un document. Après une bonne vingtaine de secondes de flottement, je notai la présence d'une sonnette en cuivre sur sa droite. Je levai donc la main et la fit tinter en me demandant vraiment si je n'avais pas fait un saut deux siècles en arrière.

5 – Vous avez dit étrange ?

Cela eut l'effet escompté, lorsqu'attirée par la clochette, l'employée leva enfin la tête vers moi.

— Puis-je vous aider ?

Je demeurai muette. Comment ne pas être béate d'admiration face à la perfection des traits de mon interlocutrice ? Non que je fusse attirée par les femmes, mais il fallait reconnaître que celle-ci savait charmer son auditoire. Elle me rappelait l'actrice Olivia Wilde dans le film « Tron » bien que je la préférais dans son rôle de « Numéro treize » dans Docteur House. Son carré plongeant mettait en valeur son visage. La chevelure brune était parsemée de quelques mèches rouges. La bouche rendue pulpeuse au possible par un gloss ultra brillant de la même couleur. Mais ce qui attirait irrémédiablement l'attention, c'était ses yeux, immenses et d'un vert émeraude incroyable. D'autant plus beaux qu'ils étaient soulignés de noir. Le sourire de l'hôtesse s'étira davantage. Apparemment, elle avait conscience de mon trouble et attendait que je m'en remette, ce que je me forçai à faire. Décidément, cette journée était pleine de surprises.

— Hum... voilà, je suis arrivée avec Lord Hamilton et il faut croire qu'il a eu... une urgence...

— Il vous a planté là, hein ?

— En gros, oui.

L'autre portant le nom de Victoria, si on en croyait son badge, leva les yeux au ciel avant de souffler :

— Il fait tout le temps ça... C'est pénible !

— Comme vous dites.

J'étais un rien rassurée par la compassion dont faisait preuve cette Victoria et étais frustrée que mon hôte ait pu agir ainsi.

— Êtes-vous cliente ici ? Question stupide, enchaîna Victoria en dodelinant de la tête avant de reprendre. Ça sera bien la première fois que je rencontrerai un membre de sa famille... s'il a encore de la famille, vu son âge.

Je ne pus m'empêcher de regarder autour de nous, inquiète pour cette employée qui parlait ainsi de son patron, et pour moi, de me retrouver dans cette situation. Incitée par le regard interrogateur de Victoria, je lui répondis :

— Non. Je veux dire je ne suis ni cliente, ni de sa famille. Il m'a proposé un emploi.

— Proposé, dites-vous ? Comme c'est intéressant... Vous êtes quoi ? me demanda la réceptionniste sans ambages, ce qui me fit tiquer.

— Comment ça, je suis quoi ?

Victoria insista du regard, les yeux agrandis par l'intérêt. Elle semblait vouloir m'inciter à parler, à lui révéler quelque chose que je ne comprenais pas. Je fronçai les sourcils en me demandant si finalement je ne serais pas mieux dehors. Je jetai un coup d'œil vers la porte d'entrée avant de reporter mon attention vers elle qui venait de lancer :

— Bon, laissez tomber.

Victoria pinça les lèvres avant d'avouer :

— Vous m'obligez à faire ce que j'ai en horreur.

— Quoi donc ? m'étonnai-je de plus en plus perplexe autant par le lieu que par les personnes qui le fréquentaient.

— Votre nom ?

— Jenna. Jenna Davis.

L'autre se contenta de porter à son oreille le combiné avant de taper sur une touche du clavier du téléphone. Mains manucurées et vernis à ongles rouge se mariant avec son corset noir et lacet rouge.

— Mes hommages, Lord Hamilton, déclara-t-elle en levant à nouveau les yeux au ciel, pleinement consciente du ridicule de ses propos. J'ai une jeune personne dans le hall, une certaine Jenna Davis qui...

J'assistai alors à un spectacle étrange lorsque l'interlocutrice se figea telle une statue de sel. Son visage aux traits parfaits s'altéra au fur et à mesure de la conversation. Apparemment, ce Lord qui m'avait offert jusqu'ici une vision de lui amicale, bien que pompeuse, avait caché son jeu. À observer la façon avec laquelle il s'adressait à l'un de ses employés, il devait être plus tyran que dandy.

« *Mauvais, très mauvais signe.* »

La conversation se finit sans que Victoria n'ait pu émettre un autre mot. Elle poussa un profond soupir en remettant le combiné sur son socle.

— Autant que je te le dise, tu m'en dois une. Me faire traiter ainsi, très peu pour moi, déclara Victoria en passant une main dans ses cheveux dans un geste nerveux. Tu comprends maintenant pour je déteste appeler « Dieu » en personne.

Elle marqua son dernier mot par des guillemets avec ses doigts. Je n'y comprenais plus rien, là. « Dieu », sérieusement ? Pour une fois, c'est moi qui me permis de regarder une autre personne comme si elle était folle.

— Étant donné que tu as l'air aussi perdue qu'une jeune vierge dans un vestiaire empli d'hommes en rut après un match de rugby, laisse-moi t'éclairer. Autrement dit, tu es une nouvelle, et ô chance, je suis ta formatrice. Donc : je parle, tu écoutes. J'agis, tu m' observes. Vu ?

— Il faut croire que je n'ai guère le choix. Et... ça va durer longtemps ?

— Tout dépend de toi et... de tu sais qui, répond Victoria en pointant un doigt vers le ciel.

Non pour désigner le plafond, mais bien celui qui semblait se prendre pour une divinité auprès de son personnel. Franchement, je me voyais mal le considérer ainsi. À bout de nerfs, je portai mes mains à mes tempes et les massai du bout des doigts. C'était une habitude que j'avais prise depuis mon accident. Cela me donnait l'impression d'un apaisement et me permettait de me recentrer. Même si je n'avais pas vraiment choisi cette situation, pour la première fois, et ce depuis très longtemps, je pouvais néanmoins agir dessus. Je pris donc la décision de tout faire pour m'en sortir. On m'avait offert une opportunité de sortir de mon asile, de cette vie de privation et de malheur, je la saisis à pleines mains. Je respirai un grand coup, et me lançai :

— On commence par que...

Au même moment, la sonnerie du téléphone retentit, et Victoria leva un doigt sentencieux

pour me faire taire.

— Leçon numéro un : quand *IL* sonne, dit-elle en pointant l'appareil. Tu cesses toute activité, tu réponds. Oui, le téléphone est ton boss.

— Oui, mais...

La brune dans son uniforme un rien gothique m'interrompit à nouveau en secouant la tête :

— Hop hop hop... Il sonne. Médite sur la leçon number one le temps que je réponde. Le ton employé changea du tout au tout lorsqu'elle décrocha le combiné. Manor Hôtel, Victoria à votre écoute ! Ah, monsieur Doe. C'est toujours un plaisir de vous avoir en ligne...

Me sentant de trop, je ne pus néanmoins m'empêcher de la fixer. Le simple fait de l'observer dans un geste si anodin que celui de discuter au téléphone me donnait l'impression de faire à nouveau partie du commun des mortels. Contre toute attente, je me sentis de mieux en mieux. Après tout ce que j'avais dernièrement vécu, j'aurais pensé réagir autrement. J'avais tant rêvé d'être normale à nouveau, de pouvoir me fondre dans la masse sans que l'on me regardât comme une bête de foire, sans la souffrance autant d'être rejetée par mes semblables que de pouvoir lire en eux. Oui. Contre toute attente, je me sentais un peu mieux.

— Hé ho ! me fit réagir Victoria en claquant des doigts. Va m'attendre sur ce pouf là le temps que je règle mes petites affaires.

Je tournai la tête vers l'endroit qu'indiquait d'un geste vague cette femme, reportai mon attention sur elle en fronçant les sourcils avant d'obéir. D'un geste automate, je m'éloignai du comptoir et de celle désignée visiblement pour être ma formatrice. Je m'assis sur la banquette circulaire la plus proche. Celle-ci, damassée de velours, se révéla confortable. J'avais pris place face à l'escalier légèrement sur sa droite, en étant de dos aux immenses baies vitrées. Il était suffisamment perturbant pour moi qui étais restée tant isolée de me retrouver là. Je préférais donc éviter de regarder la foule qui passait devant la façade de l'immeuble. Je resserrai les pans de mon manteau avant de reporter mon regard sur cette brunette qui ne cessait de piailler au téléphone tout en me jetant de brefs regards de temps à autre.

Une certaine lassitude s'empara de moi. Les événements de la matinée – car oui, seulement quelques heures s'étaient écoulées depuis mon réveil – commençaient à peser lourd sur mes frêles épaules. Tout cela s'était passé si vite, de quoi déstabiliser n'importe qui. Le matin, j'étais dans ma cellule capitonnée et voilà que maintenant je me retrouvais dans ce grand hôtel luxueux au cœur de Seattle. Le changement était pour le moins radical. Fini l'odeur aseptisée, le blanc déprimant et les gardes malades. Bonjour les senteurs florales, les couleurs chatoyantes et la riche clientèle. Je me laissais distraire par celle-ci, libérée de pouvoir le faire sans entendre leurs conversations intérieures pour la première fois depuis bien longtemps. Je me mis à examiner les gens qui passaient devant moi, les jambes croisées en jouant distraitement avec le bout de mes chaussures. De longues minutes passèrent ainsi dans cette observation du monde. À intervalles réguliers, je jetais un regard vers la réception se trouvant sur sa gauche pour constater que Victoria était toujours en grande conversation.

Le temps filait, une minute, une heure, je n'aurais su le dire. Une part de moi était perturbée par ce vide dans ma tête, ce silence, et l'autre part se sentait pour la première fois apaisée. Le fait de n'être plus accaparée par mon monde intérieur me permettait d'observer davantage celui qui m'entourait. En plus des gens, mon attention se focalisa sur des détails du lieu. Je repérai ainsi les ascenseurs. Encore du cuivre. Un tintement attira mon regard vers le haut de la cabine. Un système à l'ancienne avec une aiguille qui indiquait les étages. Je fronçai les sourcils pour lire le dernier nombre : 33. La présence de caméras high-tech à chaque angle de la pièce m'indiqua que la sécurité était bien présente. Comme quoi la

technologie avait sa place dans cet endroit tiré d'un vieux conte. Étrangement, c'était un des détails qui me rappelait l'environnement dans lequel je vivais depuis pratiquement un an. En revanche, ce qui me plaisait, c'était surtout le grand escalier fait de marbre. Les marches étaient recouvertes en leur centre d'un tapis rouge. La rambarde était en cuivre forgé ayant pour motif des huit couchés qui rappelaient le signe de l'infini. La fatigue me gagna de plus en plus. Le passage incessant des gens avait un effet apaisant. Je m'accoudai sur les genoux et laissai errer mon regard au niveau de la moquette.

Mon champ de vision n'était fait que de pieds qui passaient. Je remarquai que beaucoup d'hommes étaient en pardessus, ce qui masquait en grande partie le bas de leur corps. Certains talons aiguilles attiraient mon regard plus que d'autres. Je rêvais d'en porter la plupart, comme ces Louboutin vernies noires facilement reconnaissables à leurs semelles rouges que je me mis à suivre des yeux avec envie. Je ne tentai même pas de regarder la femme qui les portait. Tout mon intérêt était centré sur les escarpins qui disparurent de ma vue quand leur propriétaire entra dans l'ascenseur. Au moment, où je détournai mon regard, quelque chose attira mon attention. Je crus rêver lorsque je captai une anomalie dans la silhouette d'un homme qui entra également dans la cabine. Le souffle coupé, je me redressai d'un bond et me dirigeai le plus rapidement possible vers le comptoir que je me mis à tapoter de nervosité. Victoria leva les yeux et me regarda en posant un index sur ses lèvres.

— Que dois-je comprendre ? C'est un message en morse ? me demanda-t-elle en baissant les yeux sur ma main. Qu'est-ce qui se passe ?

Affolée, je cessai tout mouvement et me forçai au calme pour être capable de m'exprimer.

— Je viens de voir un truc... trop bizarre.

Notant le regard de Victoria, la peur de passer pour folle me submergea. Je gardai donc le silence, me demandant ce que j'allais bien pouvoir inventer pour expliquer ma panique. Victoria posa une main sur la mienne encore sur le comptoir entre nous, avant de me demander avec plus de douceur :

— Qu'as-tu vu, chérie ?

— J'ai vu un homme avec une queue.

À peine ma phrase terminée, j'eus un hoquet de surprise. Je n'avais pas voulu le dire et pourtant c'était sorti tout seul. Un sourire coquin s'afficha sur les lèvres de la brunette me faisant face qui murmura :

— Une queue, dis-tu ? Voilà qui est intéressant. Il est parti par où ? Histoire que je prévienne la sécurité.

Le ton employé démontra que ce n'était pas ce qu'elle avait l'intention de faire. Je me sentis l'obligation de la contredire.

— Non, mais je ne plaisante pas. J'ai bien vu une queue, genre qui dépassait de son pardessus et fourchue au bout. Enfin, tu vois le truc.

Victoria se recula en me lâchant avant de m'expliquer :

— Ah ça doit-être le gars de la 613. Il adore se déguiser. Tu sais, tu apprendras bien vite que nous avons des clients bien particuliers dans cet hôtel. Bon. Temps de prendre une pause. Faut dire que ce n'est pas très réjouissant de te voir te morfondre là pendant des heures.

Ce disant, Victoria fit le tour du comptoir, dévoilant le bas de son corps, de magnifiques jambes fuselées moulées dans des bas sombres et des talons compensés à bout rond. Elle se planta devant moi qui tentais de trouver un sens à ce qu'elle venait de me dire. L'image de cet

homme repassa dans ma tête. Un déguisement ? Était-ce ce que j'avais vu ? Pourtant ça m'a carrément flanqué la trouille, ce truc. Aurais-je pu voir autre chose qui m'avait induite en erreur ? Captant le regard de Victoria sur ma tenue, je refermai bien vite mon manteau. Je notai également que je paraissais bien petite face à elle.

— Non... Mais c'est quoi ces vêtements ? Bon. La première chose que nous devons faire c'est de te trouver des fringues. Now !

6 – Une séductrice pour guide

J'emboîtais le pas de celle qui se révélait être ma première collègue de travail. Je n'avais en effet jamais eu l'occasion de travailler par le passé. Aucun désir ni aucun besoin de le faire, du moins tant que mes parents subvenaient à mes besoins. Cela me fit réaliser qu'en acceptant ce que Lord Hamilton m'avait proposé, c'était la première fois de mon existence que je devenais véritablement indépendante. Et j'appréciais cela. Alors que nous nous dirigeons vers les ascenseurs, ma guide lâcha un juron et se retourna d'un bloc :

— Attends-moi là, je reviens tout de suite.

Je n'eus le temps de lui demander quoi que ce fût que la réceptionniste se dirigea vers l'accueil. Elle contourna le comptoir et revint vers moi en se faufilant dans la foule tout en saluant les clients présents dans le hall. Pour être honnête, j'admirais l'aisance avec laquelle cette femme s'y prenait avec tous ces gens. Cela lui semblait si simple d'attirer les bonnes attentions. Je n'avais jamais vraiment eu l'opportunité de savoir si moi aussi j'étais aussi à l'aise en société, tout du moins en dehors de l'école. En arrivant à ma hauteur, Victoria me tendit une boîte à bijoux de velours noir en disant :

— Voilà, c'est pour toi.

Choquée, je fixai l'objet qu'elle tenait d'une main. J'étais incapable de ne serait-ce que tendre une main pour récupérer ledit présent. Victoria, qui remarqua mon malaise, lança :

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

— C'est juste que ça fait longtemps que...

Que quoi au juste ? Qu'on ne m'avait pas offert un présent ? Qu'on s'était comporté avec moi avec gentillesse ?

— Pas cool, dit-elle en comprenant ce que je voulais lui dire. Bon, t'emballe pas. Ce n'est pas vraiment un cadeau, mais un passe. Regarde.

Ce disant, Victoria ouvrit elle-même la boîte révélant la présence d'un bracelet en métal noir de deux centimètres de large.

— Tends ton poignet.

— Lequel ? demandai-je, suffisamment remise.

— Celui que tu veux.

Je m'exécutai avec mon bras gauche. Victoria passa le bracelet qui, à ma grande surprise, s'ajusta parfaitement. Je soulevai mon poignet et notai qu'il n'y avait pas d'extrémités, le métal semblant s'être soudé de lui-même.

— Qu'est-ce...

— C'est magique, dit Victoria avec un clin d'œil. Rassure-toi, il ne s'oxyde pas donc aucun problème pour prendre ta douche. Puis, c'est obligatoire. Tous les employés de l'hôtel en portent un, continua-t-elle en levant son propre poignet orné du même bijou. Tu remarqueras qu'il est noir, autrement dit, tu peux le porter avec n'importe quelle tenue.

— Ouais enfin... n'importe quelle tenue noire, soulevai-je, ne cessant de triturer le bracelet.

— Ne fais pas la fine bouche. Le noir, ça amincit. Non pas que tu sois grosse. Je dirais même qu'à vue d'œil, continua-t-elle en me jaugeant du regard, trois ou quatre kilos en plus seraient les bienvenues. Allez viens !

L'hôtesse tenta de m'attraper par le bras, mais j'eus un mouvement de recul. Elle sembla choquée par mon geste puis souleva négligemment les épaules avant de me guider vers l'ascenseur derrière nous qui venait de s'ouvrir. Nous nous engouffrâmes à l'intérieur, suivies par trois autres clients. Suivant l'exemple de Victoria, je reculai jusqu'à l'extrémité de la cabine que je trouvais bien profonde. Nous nous retournâmes pour faire face aux portes qui se refermaient. Constatant qu'il y avait un grand espace entre nous et les autres clients, j'envisageais de m'avancer au moment où Victoria se pencha vers moi :

— Bon. Grosso modo, cet établissement est l'un des plus anciens de Seattle, construit dans les années 1800 quelque chose.

— Ça existait des immeubles aussi hauts à l'époque ? m'étonnai-je en me tournant à demi vers ma guide.

— Non. On les a rajoutés au fur à mesure. Bref, passons. En tout cas, cet établissement a toujours été hôtelier. Il y a trente-trois étages, et un bon conseil, n'essaie même pas de t'approcher du dernier sans y avoir été invitée. Ce sont les appartements de Dieu et de son maudit chat.

Comprenant de qui elle parlait, je lui demandai :

— C'est là que nous allons ? Voir monsieur Hamilton ?

— LORD Hamilton, très chère. Et non, me répondit-elle avant d'ajouter probablement en constatant ma déception : T'inquiète. Tu le verras ce soir, je pense. Là, il doit être en réunion, d'après ce que j'en sais.

L'ascenseur marqua un arrêt et l'un des deux hommes devant nous sortit. Les portes se refermaient à peine que déjà Victoria reprit la parole. Tout en écoutant ses propos, je fixai le couple devant nous. Depuis quand je n'avais pas vu un homme et une femme se tenir par la main, se frôler, se regarder comme ils le faisaient ?

— Le 31, 32 et le 33 ne comportent que des appartements pour le personnel. Pour le reste, du premier au trentième étage, nous avons 16 chambres et 8 suites par palier, soit...

— 480 chambres, donc un total avec les suites de 720, répondis-je après avoir fait un bref calcul mental.

— Nickel. Tu es rapide avec les chiffres. Quand je pense qu'il me faut une calculatrice pour additionner un plus un.

Je soulevais les épaules avec désinvolture puis continuai d'écouter le flot de paroles incessant de Victoria. Bien sûr, elle ne pouvait se douter de ce dont j'étais capable et que j'avais toujours été une élève brillante, surtout dans les matières scientifiques. Le couple finit à son tour par sortir puis, enfin, l'ascenseur marqua un arrêt, probablement le nôtre. Or, les portes ne s'ouvraient pas.

— C'est par là, miss.

Je me retournai pour m'apercevoir que la sortie se trouvait non à l'avant, mais à l'arrière, à la différence des autres clients. Pourtant, je n'avais pas vu de porte de ce côté en y entrant. Avec un moment d'hésitation, je rejoignis Victoria qui trottnait déjà devant moi, dans le couloir, le bas de sa robe se soulevant davantage à chaque pas. À la différence de moi, elle s'intégrait parfaitement dans cette atmosphère sobre et élégante que dégageait ce couloir. Le sol était recouvert d'une moquette rouge sombre, les murs d'une tapisserie blanche aux motifs baroques de velours noir. Une enfilade de portes se trouvait de part et d'autre du corridor.

— Cet étage est réservé aux employés comme celui du dessus et du dessous, indiqua

Victoria. Étant donné que je suis ta tutrice, il nous faudra partager mon appart pour un temps.

Je demeurais muette, ne sachant que dire. Victoria se retourna et ajouta sur un ton enthousiaste :

— Allez ! Ne fais pas cette tête. On va bien s'éclater. Je suis très facile à vivre, tu verras.

Je ne pus m'empêcher de soulever les sourcils. Elle ? Facile à vivre ? J'avais des doutes. À présent que les voix s'étaient tuées dans ma tête, hé bien je n'avais toujours pas droit au silence que j'avais tant espéré. Cette Victoria semblait être une vraie pipelette, incapable de s'arrêter de parler, de s'animer. Elle dégageait tellement de vie et de bonne humeur que cela en était déstabilisant. Mon regard était incapable de se fixer sur quoi que ce soit. Tout me paraissait si différent ici.

— Notre appart est la troisième et dernière sur la droite, me dit-elle en prenant place devant ladite porte peinte comme les autres d'un vernis noir. Il est trop top ! Tu vas voir. J'ai refait toute la déco parce qu'avant... je ne te dis pas l'horreur.

Tout en parlant, elle inséra le passe à l'emplacement prévu à cet effet. Un bip, et le battant s'ouvrit. Là, une explosion de couleurs fut tout ce que je vis de l'intérieur. Avec hésitation, je fis ces pas me permettant de pénétrer dans ce qui serait mon « chez-moi » pour un temps indéterminé. Mon hôtesse se déplaçait dans la pièce en déblatérant sans que le sens de ses paroles ne me parvienne vraiment. La pièce était toute en largeur, éclairée par deux grandes fenêtres victoriennes dans le fond. Le salon emplissait une bonne partie de l'espace devant moi. Un canapé trois places gris et deux fauteuils rose flashy formaient un « U », des tableaux tout aussi colorés accrochés aux murs qui, peints en gris foncé, ne faisaient qu'accentuer les tons soutenus des peintures abstraites. Le long de celui se trouvant sur ma droite, une cuisine ouverte laquée blanche avec un îlot central qui offrait tout le nécessaire. La décoration se voulait moderne avec une touche baroque. Je fixai la porte sur la droite conduisant, d'après les dires de Victoria, à sa chambre ; l'autre porte, du côté opposé à la pièce, donnait accès à ce que serait ma nouvelle chambre. Sans pouvoir en écouter davantage, je me dirigeai vers celle-ci. Victoria cessa ses explications quant aux aménagements qu'elle avait apportés lorsqu'elle entendit la porte que je venais de refermer derrière moi.

Enfin le silence. Mon regard survola la pièce, qui se résumait à un alignement de portants mobiles sur lesquels étaient suspendues des tenues en tout genre. Le lit face à la porte dont la tête était contre le mur entre deux fenêtres disparaissait sous un tas de vêtements malgré sa taille imposante. Je restais plantée là, les bras ballants, me demandant que faire, où m'asseoir. Je finis par m'avancer et m'installer à même le sol, contre le mur d'une couleur vert clair, contrastant fortement, de ce que j'avais vu, avec le reste de l'appartement. Les bras posés sur mes genoux relevés, je tentai de faire le vide en moi. Sous mes paupières closes me parvenait la clarté du soleil se déversant par la fenêtre sur ma droite. Je pouvais entendre celle qui serait ma colocataire vaquer à ses occupations de l'autre côté de la paroi sur laquelle j'étais appuyée. Une colocataire ? Moi qui n'avais jamais partagé ma chambre avec qui que ce soit. S'éleva de la musique. Barry White. Cela faisait si longtemps que je n'avais pas entendu de la musique, enfin, une qui n'était pas simplement fredonnée par un individu dont j'avais capté les pensées. La musique, la voix grave du chanteur me bercèrent avant que l'on toque à la porte. Je sursautai.

— Je peux entrer ? Je nous ai préparé un en-cas.

Victoria. Qui d'autre ?

— Entre !

Elle le fit puis s'arrêta en parcourant du regard la pièce probablement pour trouver un

endroit où poser le plateau-repas qu'elle tenait des deux mains.

— Ben mince. J'ai zappé le fait que je me sers de cette chambre comme dressing. Allons au salon veux-tu ?

Un grognement sonore de mon estomac m'incita à me lever. Je la rejoignis alors qu'elle passait dans le salon.

— Bon. Promis, dit-elle, je vais faire mon max pour débarrasser la pièce au plus vite. D'ailleurs, je vais le faire de suite.

« *Bonne chance y a au moins trois heures de boulot pour tout débarrasser* », pensai-je.

Je m'assis sur le canapé en regardant celle qui nous avait préparé des sandwichs se saisir d'un téléphone rétro noir au cadran argenté.

— C'est Victoria. Tu pourrais faire monter Thyra chez moi, s'il te plaît ?

La conversation téléphonique se conclut et elle reposa le combiné sur le socle se trouvant sur la table en verre entre elle et moi.

— Allez. J'ai une de ces faims ! Je nous ai préparé l'une de mes spécialités : sandwichs Caesar. Le grand luxe, plaisanta-t-elle en s'assillant sur le canapé deux places rose bonbon.

Notant le regard incitateur de Victoria, j'attrapai une part de sandwich que j'engloutis, affamée comme je l'étais. La bouche pleine, je pris néanmoins l'initiative de lui demander :

— Il est quelle heure ?

Elle tourna la tête et j'en fis autant pour lire sur le cadran de l'horloge jaune pétant qu'il était treize heures passé. Je n'avais pas mangé depuis la veille au soir.

— Si je ne te voyais pas manger de si bon appétit, j'aurais pensé que tu voulais faire carrière dans le mannequinat, lança Victoria l'air mutin.

— Je me restreins généralement à trois feuilles de salade dans la journée afin de pouvoir réussir à me faire accepter par l'une de ces agences.

— Hé bien ! Tu es sur la bonne voie, en tout cas. Un modèle en tête ?

— Angelina Jolie. C'est que j'aimerais bien avoir le même mec qu'elle.

Étrangement, cela me faisait du bien de pouvoir ainsi plaisanter. Cet échange avec une personne normale et moi, ne possédant pas mon don, me donnait une impression de normalité. Le silence s'installa entre nous, occupées que nous étions à finir notre repas, avant qu'il ne fût interrompu lorsqu'on toqua à la porte d'entrée. Victoria s'épousseta les mains et sa robe à volants puis s'empressa d'aller ouvrir à la nouvelle venue dont la tenue ne laissait aucun doute quant à sa fonction dans l'hôtel. C'est à peine si je vis passer la femme de ménage qui traversa rapidement la pièce pour s'enfermer dans ma future chambre sous un flot rapide d'informations de Victoria. Cette dernière se retourna vers moi, une main posée sur sa poitrine avant de souffler :

— Ouf ! J'ai eu le temps de tout lui dire. Cette nana est une vraie tornade. Bref, j'espère qu'elle aura tout compris.

Je finis mon sandwich et le jus de fruits que m'avait servis mon hôte en jetant de fréquents coups d'œil vers la chambre d'où émanaient toutes sortes de bruits.

— Tu as l'air d'aller mieux, observa Victoria en se laissant aller en arrière sur le dossier. Je ne te demande pas de te confier, mais étant donné qu'on va vivre ensemble...

Les deux mains jointes entre mes cuisses, je lui répondis, incertaine :

— Ne m'en veux pas, mais il va me falloir un peu de temps. Tout cela est nouveau pour moi.

— Je comprends. Moi quand je suis arrivée ici, j'ai dû m'y faire aussi. Il est vrai que j'étais une solitaire, n'aimant pas appliquer des règles et tout ça. Bref. En tout cas, tu verras, ici on n'est pas si mal.

J'aurais pu tomber plus mal en effet, comme dans un autre asile par exemple.

— Lord Hamilton t'a-t-il confié quelque chose sur moi ?

— Ben non. Juste qu'il me fallait t'accueillir dans notre hôtel, partager ma chambre avec toi. Il doit avoir vu quelque chose... de particulier chez toi pour te proposer de travailler pour lui.

— De particulier ? m'étonnai-je.

Même si Victoria faisait preuve de gentillesse me concernant, il était hors de question que je lui révèle mon récent passé en hôpital psychiatrique ou ma capacité à lire dans les esprits. Je réalisai qu'il m'était peut-être offert une chance de reprendre une existence normale, de côtoyer des gens qui me traiteraient normalement et non comme une folle ou un monstre. Notant le regard curieux de cette femme à mon égard, je décidai de changer de sujet. Il me fallait attendre encore quelques heures tout au plus pour pouvoir m'entretenir avec celui qui saurait répondre à mes questions, à savoir Monsieur Hamilton.

— Tu m'as proposé de m'aider concernant mon apparence ?

Comme quoi je n'avais pas besoin de lire dans la tête des gens. Un grand sourire éclaira le visage de la brunette qui se releva comme sur un ressort.

— Oh que oui. Nous avons beaucoup à faire toutes les deux. Et excuse-moi d'être franche, mais c'est un ravalement de façade complet qu'il te faut, mon cœur.

« *Fini.* »

Surprises, nous nous tournèrent vers la soubrette qui sortait de la chambre. Victoria fixa l'horloge accrochée au mur à la droite de l'employée de ménage :

— Vous m'épaterez toujours, Thyra. Un café ?

— Non, non. Je n'ai pas le temps. Je me suis libérée entre deux chambres.

— Très bien. Je vous en dois une, répondit Victoria en accompagnant l'autre à la porte avant que celle-ci s'arrête et lui dise.

— Hé bien, justement. Ce type-là... avec lequel vous êtes revenue hier soir...

— Mais c'est que vous êtes une vraie coquine, glissa Victoria d'un air mutin. J'en fais mon affaire. Dites-moi où et quand, et il sera à votre disposition.

Au sourire béat de l'autre, je compris le sens de leur conversation et surtout que Victoria semblait sûre de son coup. Avec le physique de rêve qu'elle a, elle pouvait l'être, mais de là à refilet un homme à l'une de ses connaissances ? La porte se referma et ma colocataire concentra à nouveau son attention sur moi.

— À part ses magnifiques cheveux blonds, héritage de son sang nordique, la petite n'attire guère la gent masculine. Autant lui rendre ce petit service, confia la brunette qui, elle, ne devait avoir aucun problème pour séduire un homme. Tiens, d'ailleurs, autant établir quelques règles, ou devrais-je dire des codes entre nous. Bon. Autant l'avouer, j'ai fait insonoriser ma chambre donc mes activités nocturnes ne devraient pas de déranger, mais sache que s'il y a

une serviette sur la poignée de ma porte, tu ne devrais pas entrer... juste que tu sois prévenue si l'envie t'en prenait.

— Ah... Euh... Okay.

Perplexe, je fronçai les sourcils en observant Victoria qui s'avança dans la pièce d'une démarche lascive. C'est à croire qu'elle ne pouvait s'empêcher de séduire son monde. Je me demandai alors avec qui il me faudrait vivre.

7 - Un petit relooking ?

— Je suis une déesse. Je me demande bien comment je peux être encore surprise par les talents dont la nature m'a dotée.

Là, ce n'était pas des fleurs, mais carrément le stock complet d'une boutique florale que venait de s'offrir cette femme que j'observais avec étonnement tant elle semblait très satisfaite d'elle-même. Mon attention revint se fixer sur le miroir sur pied du salon que nous n'avions pas quitté. Pourtant, on aurait pu aisément croire que nous étions dans un lieu tout autre que celui dans lequel nous avons commencé le « relooking » comme ne cessait de le nommer Victoria. Je ne pensais pas qu'il était humainement possible de mettre une pièce sens dessus dessous en un si bref moment. Le sol aussi bien que les meubles étaient jonchés de vêtements. Il me suffisait de voir le salon dans son ensemble pour avoir le tournis, éblouie que j'étais par tant de couleurs. Le bon côté des choses était que ce remue-ménages avait porté ses fruits. J'aimais ce que j'observais de moi-même. Fini la petite chose fragile dans des habits sans forme ni éclat. Elle avait laissé place à une jeune femme à la silhouette élancée mise en valeur par un caleçon de cuir noir, des talons aiguilles de la même couleur. Sans parler de ce corset tout droit sorti d'un western, dont l'alignement de boutons de nacre sur le devant contrastait avec le reste de la tenue sombre. Ce qui gâchait l'effet restait la catastrophe capillaire qu'étaient mes cheveux.

— Bon. C'est sûr qu'avec plus de temps tu pourrais être une bombe atomique comme je le suis, analysa Victoria, une moue adorable sur ses lèvres glossées. Si tu me laisses te prendre en main durant le temps de ton séjour parmi nous, je ne te raconte pas les dégâts que tu pourrais faire parmi la gent masculine. Tu vois, je ne suis pas une mauvaise joueuse. Bien au contraire. Je préfère me mesurer à des filles de mon niveau et je perçois que toi, tu pourrais être une adversaire de taille, Jenna.

— Une adversaire ? Pourquoi ?

— Séduire les mecs, bien sûr. À moins que tu préfères les filles.

Je me tournai à demi pour observer davantage ma silhouette que je trouvais trop fine avant de lui répondre.

— Non. Suis hétéro.

— Hum... Je m'en doutais. Autant te l'avouer, je suis bi.

Là, je la regardai à nouveau, me demandant si la gentillesse dont elle a fait preuve à mon égard depuis plusieurs heures aurait pu avoir une tout autre raison. Elle m'envoya un grand sourire avant de me rassurer.

— T'inquiète, va. J'ai arrêté de tenter de convertir les hétéros à ma cause. Si tu me dis qu'il n'y a aucune chance entre nous, je ne tenterai rien. Il y a tellement à faire avec les autres. Pose tes jolies fesses sur cette chaise que je laisse agir la Michel Angelo des ciseaux qui est en moi.

Là, je me laissai convaincre immédiatement. Rien n'aurait pu être pire que ces cheveux filasses et bien trop longs. Je m'assis sur la chaise qu'elle avait tirée derrière moi et la regardai dans le miroir alors qu'elle s'approchait avec une paire de ciseaux en main.

— Ne me lance pas ce regard apeuré. T'inquiète. Je ne vais pas te raser la tête à la Britney.

Tendue comme un string, je me détendis au fur et à mesure en voyant la dextérité de Victoria qui reprit :

— Concernant ton job ici, je te rassure, c'est pas si compliqué. Il suffit d'accueillir la clientèle, que cela soit au téléphone ou en personne dans le lobby. Tu sauras le faire ?

— Je crois.

Je ne levai pas les yeux ; il me suffisait de percevoir les siens sur moi. Sentir le peigne glisser dans mes cheveux m'apaisa quelque peu. J'aimais tant lorsque ma mère me coiffait ainsi lorsque j'étais plus jeune. Je fermais les yeux et me laissais bercer par ce souvenir. Rares avaient été les fois en dehors de mes nuits, où il m'avait été accordé de me plonger dans les moments agréables vécus par le biais de ma mémoire. Depuis l'arrivée de Lord Hamilton, je me sentais plus lucide et complète que jamais. Je perçus par-delà mes paupières closes les mouvements de Victoria qui me tournait autour afin d'arranger les dégâts sur ma coupe. Je m'inquiétais peu. Étrangement, je faisais confiance à cette femme que je venais pourtant à peine de rencontrer. Je rouvrais néanmoins les yeux afin de l'arrêter si l'envie lui prenait de couper trop court ma chevelure brune.

— J'imagine que tu veux une frange ?

— Une frange serait super, lui répondis-je en portant une main à mon front afin d'en poser le tranchant au niveau de mes sourcils. J'ai... j'avais l'habitude de la porter longue, comme ça.

Je croisais le regard de Victoria qui s'était penché vers moi. Gênée, je demeurai prisonnière de l'intensité de ses prunelles d'un vert émeraude. Sa façon de m'observer était si troublante que j'en venais à douter de la certitude que je lui avais donnée quant à mon orientation sexuelle. Mon regard se détourna du sien.

— Si tu veux mon avis, tu ne devrais pas avoir honte de ton magnifique regard. C'est tellement rare les yeux vairons. Ça apporte une touche exotique à ton visage aux traits parfaits.

— Mon nez est trop petit et j'ai des taches de rousseur.

— Ton nez est parfait avec un visage rond comme le tien et franchement, il faut vraiment regarder pour voir que tu as des taches de rousseur. Moi, je trouve que ça te donne un air mutin. Ce regard de biche, ces couleurs... superbes.

Pour le coup, je ne sus que dire par tant de compliments, surtout venant d'une femme comme elle. Le silence s'installa, uniquement perturbé par les coups de ciseaux qui répandaient mes cheveux au sol tout autour de la chaise sur laquelle j'étais assise.

— Et voilà, miss, conclut Victoria en se déplaçant de côté afin de me permettre de me regarder dans le miroir face à moi.

Enfin, je me retrouvais dans le reflet de cette femme qui me fixait. Je posai une main sur ma tête avant de la faire glisser le long de mes cheveux qui m'arrivaient à présent au niveau de la poitrine. Un bon dégradé n'avait pas été du luxe. Un soupir de soulagement filtra entre mes lèvres. Oui. C'était bien moi. J'avais eu de nombreuses fois l'impression de m'être perdue, d'avoir été noyée dans cette folie qu'avait été ma vie durant cette année irréaliste de douleurs, d'abandon de la part de mes proches, de doute quant à ma propre santé mentale. J'avais tant perdu et voilà qu'on m'offrait de recoller peu à peu les morceaux de mon âme, de ma personne. Après la liberté autant physique de cet asile, que mentale de ce don pour lequel j'avais été enfermée, voilà que je retrouvais mon apparence. Il ne m'avait été donné que peu d'occasions de la voir dans un miroir, une vitre, ou à la surface d'un verre d'eau. Dans ces moments fugaces, je l'avais alors trouvée changée, pervertie, dégradée par ces gens censés veiller sur moi et plus encore par la situation que je subissais. Pour la deuxième fois en cette

journée si déterminante pour moi, je ravalai un sanglot. Je m'étais promis de ne plus pleurer, de me montrer forte quoiqu'il advînt. Bien sûr, je n'étais pas si naïve pour croire que je pourrais surmonter le tout. À plusieurs occasions, j'avais été incapable de tenir ma promesse. Pour autant, ce que je vivais à cet instant ne devait pas être sujet au larmoiement. Non. C'était une bonne chose.

— C'est l'heure de reprendre mon service.

Je délaissai mon reflet pour reporter mon attention sur Victoria, qui prit place devant le miroir. Elle réajusta ses bas noirs et défroissa le bas de sa drôle de robe à tulles de la même couleur. Je me relevai en époussetant ma tenue. Des brins de cheveux tombèrent au sol. Il me fallait être présentable même si je doutais que ce que je portais fût approprié pour servir dans un hôtel. Quoique j'avais noté que celui pour lequel je travaillais était pour le moins étrange. Passait encore le fait que ses employés vivaient sur leur lieu de travail, qu'ils étaient vêtus dans un mélange de gothique/démodé, mais le fait le plus troublant pour moi était que je n'étais plus capable d'entendre les pensées d'autrui. Rien que ça, c'était exceptionnel en soit. Bien sûr, il y avait ce Lord Hamilton, aussi énigmatique qu'une pyramide inca.

— Jenna.

— Oui ? dis-je en levant la tête.

À voir la tête que faisait Victoria, cet air de pitié que j'avais surpris sur bon nombre de visages, je me dis que ma situation n'avait pas changé tant que cela. À quoi m'attendais-je ? Un claquement de doigts, un changement de décor et Pouf ! Tous mes soucis seraient résolus ? Je me crispai et me demandai quoi faire. Était-ce un test pour prouver une forme de détermination à travailler ici ?

— Tu restes ici cet après-midi. Tu as l'air de sacrément avoir besoin de repos.

— Mais... je dois travailler. Tu dois me former. C'est ce que t'a dit Lord Hamilton.

— Ça peut attendre demain matin. Tu ne portes pas la tenue réglementaire de toute façon, me sourit-elle avant de porter un regard sur le salon qui n'avait plus rien de celui dans lequel elle m'avait accueilli. Il faut que je me charge de te trouver des vêtements à ta taille.

Deux choses me vinrent à l'esprit : la première, elle avait prévu que je ne l'accompagnerais pas pour son service bien avant que je ne me change, et deuxièmement, il me faudrait porter l'une de ces robes étranges si je voulais travailler ici. Quitte à montrer mes gambettes et à passer pour ridicule, c'était un faible effort à fournir après tout pour n'être plus dans cet établissement de fous. Tout en la fixant, je ne savais que penser. Fort heureusement, Victoria, elle, ne perdait pas le nord. Elle ramassa une partie du linge encore sur le sol pour le poser sur le canapé tout en disant :

— T'inquiète pas tant. Repose-toi et nous verrons plus tard pour le ménage. Thyra s'en occupera. C'est une fille sur laquelle nous pouvons compter pour te transformer un intérieur des plus chaotiques en cocon dans lequel il fait bon vivre. Une vraie perle ! D'ailleurs, je me demande si ce n'est pas deux hommes qu'il faut que je lui présente... réfléchit-elle à voix haute. Une partouze. Ça devrait lui plaire. Enfin, bon.

L'instant suivant, la brune incendiaire se dirigea vers la porte d'entrée, ses talons claquant sur la dalle de béton ciré qu'était le sol. Je restai là, les bras ballants, tentant de suivre le cours de ses pensées – dites à voix haute – et incapable de prendre une décision. Une part de moi était satisfaite de rester dans cet appartement, de pouvoir me reposer et ainsi éviter la foule, ne sachant si j'étais capable d'y faire face si tôt. Une autre part de moi ne voulait que la suivre afin de ne pas me retrouver seule. Cela faisait si longtemps que je ne l'avais été. Les voix

dans ma tête n'avaient eu de cesse de me parvenir avec plus ou moins d'intensité, que j'eusse été en isolement ou non. La porte se referma. L'opportunité de m'opposer à la décision de Victoria de me laisser là était passée.

Après plusieurs minutes, je me mis à faire ma maîtresse de maison en ramassant les vêtements épars pour les poser comme l'avait fait avant moi ma nouvelle colocataire, sur le canapé rose flashy. Je plaçai sur les cintres les tenues avant de les accrocher aux portants mobiles. Cela me fit du bien de pouvoir travailler ainsi, sans vraiment réfléchir. Le temps s'envola et je réalisai après avoir remis le salon en ordre qu'il était plus de quinze heures. Je venais donc de passer deux bonnes heures en ne pensant à rien, ne me lassant pas d'accomplir des gestes si simples, mais dont on m'avait privée. J'hésitai à transporter les portants dans la chambre de Victoria, ou celle dans laquelle ils avaient été jusqu'ici, autrement dit la mienne.

Cela éveilla ma curiosité. Je pris la direction de la porte de ma chambre et l'ouvris. Là, je fus surprise de la trouver rangée. Le « dressing anarchique » s'était évaporé, remplacé par l'ordre. Pourtant, je me souvins que la femme de ménage n'y avait passé que très peu de temps. En effet, elle était pour le moins efficace pour abattre autant de travail dans un délai si court. Je pouvais apprécier l'aspect reposant et sobre qu'apportait le vert très pâle des murs et les quelques meubles en merisier dont deux tables de nuit, une commode et le lit. La taille de ce lit, recouvert d'une courtepointe blanche, me parut démesurée. Je m'y avançai, mes pieds nus s'enfonçant dans les quelques tapis aux motifs floraux dans des tons vert d'eau et crème qui recouvraient le sol bétonné. Cela faisait un moment que j'avais retiré les talons aiguilles, vraiment peu pratiques pour faire le ménage, sauf si on voulait se rendre aussi ridicule qu'une diva essayant de se faire passer pour une fée du logis.

Je ne voulais être ni l'une ni l'autre, mais une fille simple, commune. Me retrouver ici, dans cette chambre loin de l'asile, me comblait amplement. Même ce tableau accroché sur la paroi de gauche représentant un champ de fleurs rouges, que je me mis à fixer sitôt allongée, me convenait parfaitement. C'est cette dernière image que j'emportai lorsque le sommeil s'abattit sur moi sans que je m'en rende compte.

8 – Je vous tiens !

Je m'éveillai et perçus immédiatement que je n'étais pas là où j'étais censée être. Aucune odeur de désinfectant ne se faisait sentir, aucune voix ne tentait de se frayer un chemin dans ma tête. Rien. Le silence. J'ouvris les yeux et me redressai, affolée. La pièce était plongée dans la pénombre, ce qui ne m'aida pas à me calmer. Puis les souvenirs me revinrent. Mon rythme cardiaque ralentit alors que je réalisai où je me trouvais. Jamais je n'aurais pensé m'endormir. J'avais tellement de choses à réfléchir, d'informations à digérer. Et pourtant. Mon attention se porta vers l'une des deux fenêtres placées de part et d'autre de la tête du lit. Je vis les lumières de la ville. Je ne savais même plus depuis combien de temps je n'avais pu les observer. En tout cas, cela m'avait manqué. Certes, j'avais passé une grande partie de mon existence dans une banlieue bourgeoise de Portland bien loin de l'animation nocturne de Seattle que je pouvais admirer à présent à travers la vitre devant laquelle je me tenais. Et pourtant.

Je finis par m'en détourner. Je me rendis dans la salle de bain attenante. Elle était petite, mais très belle. Le marbre disséminé un peu partout indiquait à quelle classe appartenait cet établissement. Visiblement, ces deux pièces avaient échappé à l'attention de la locataire qui avait usé d'un déferlement de couleurs dans la décoration. Je n'osais imaginer l'apparence de sa chambre que je n'avais pas encore vue. Je me passai de l'eau sur le visage afin de reprendre mes esprits. Je croisai mon reflet dans le miroir au-dessus de l'évier.

Mes mains glissèrent sur le corset noir que je portais. J'avais encore des difficultés à me reconnaître, semblant avoir pris une dizaine d'années d'un seul coup. La dernière fois que je m'étais observée remontait à une éternité, me semblait-il. Je me trouvais alors dans le vestibule de la maison familiale. J'avais croisé mon reflet lorsque je me débattais, face à trois hommes qui tentaient de me maîtriser avant que le produit que l'un d'eux venait de m'injecter dans les veines ne me jette dans un état second, mais consciente malgré tout. Mon estomac m'arracha à cette observation avec un couinement peu gracieux qui me rappela qu'il était temps que je me mette quelque chose sous la dent. Je finis par me retrouver dans la pièce commune qui se révéla vide de la présence de Victoria. Il est vrai que l'on percevait immédiatement son absence, elle était si vivante et extravertie ! La lumière électrique du centre-ville se déversait à flots par les deux grandes fenêtres. Je portai un coup d'œil sur le mur à ma gauche, paroi séparant la chambre et le salon, pour y consulter l'horloge. Il était plus d'une heure du matin. Cela signifiait-il que j'allais moi aussi avoir des horaires de folie comme Victoria pour travailler si tard ? Ou était-elle rentrée puis sortie pendant que je dormais ?

Je m'avançai en direction de la porte opposée à la mienne. Aucune lumière ne filtrait par l'interstice. Aucun bruit ne se faisait entendre. Pas de serviette non plus sur la poignée ronde. Je déviai en direction de la cuisine sur la droite. La lumière du réfrigérateur m'éblouit lorsque je décidai de me mettre en quête de nourriture.

— Je me demande comment elle a pu nous faire des sandwiches, m'étonnai-je à voix haute en constatant le peu d'ingrédients stockés sur les rayons.

Je pris un bocal, l'ouvris et le reniflai. Bien m'en prit avant d'ingérer quoi que ce fût. Je retins difficilement un haut-le-cœur et jetai rapidement cette chose infâme dans la poubelle. Avec dépit, je refermai le frigo et ouvris quelques placards. Ma faim fut à peine calmée par les quelques tranches de pain complet que je réussis à trouver. *« C'est fou ! Moi qui ai toujours eu un appétit de moineau. Me voilà à écumer les placards. »*

Bon. Je n'avais plus du tout sommeil, ce qui excluait le fait de retourner dans mon lit. Je comblai mon ennui en allumant quelques lampes dans le salon et... en tournant en rond. Aucun livre, aucune revue, pas même une télévision ne se trouvaient dans cette pièce. J'hésitai à allumer la chaîne hi-fi, mais vu l'heure, il aurait été malvenu de me faire remarquer par les voisins, surtout si ceux-ci étaient des membres du personnel. J'eus donc le temps de réfléchir sur ce qu'il s'était passé depuis mon réveil à l'asile au moment où je me suis éveillée en pleine nuit dans cette chambre. À plusieurs reprises, je passai devant la table d'appoint en verre en fixant le téléphone, mais je ne connaissais même pas le numéro à composer pour joindre l'accueil. Étrangement, je me sentais dans l'obligation de rester enfermée dans cet appartement comme je l'avais été dans ma cellule. Il me fallut un bon moment pour avoir le courage de me diriger vers la porte d'entrée après avoir glissé mes pieds dans des ballerines que j'avais trouvées lors du rangement un peu plus tôt.

C'est seulement lorsque la porte se referma derrière moi que je réalisai que je n'avais même pas le passe pour l'ouvrir à nouveau. Je rouspétai intérieurement et me dis que finalement je n'avais plus le choix. Il me fallait descendre à l'accueil et trouver Victoria, ne serait-ce que pour lui demander un passe. Je traversai le couloir silencieux, et appuyait sur le bouton d'appel de l'un des ascenseurs sitôt parvenue jusqu'à eux. L'attente ne fut pas longue avant que les portes ne coulissent et que je pénètre dans la cabine, vide elle aussi. Je croisai les bras tant par mon malaise de me retrouver dans ce lieu que par la fraîcheur ambiante. J'aurais dû passer une veste, n'importe laquelle.

Un tintement de clochette et les portes s'ouvrirent sur le hall qui lui, n'était pas si vide que ça. En fait, il y avait beaucoup de monde. Vu l'heure tardive, j'aurais pensé qu'il en serait autrement. Bon. Il est vrai que je ne fréquentais pas souvent les hôtels. En fait, jamais. Constatant qu'un couple souhaitait pénétrer dans la cabine et qu'ils attendaient que je la quitte, je m'avançai en passant entre eux, la tête baissée. Là, je fus à nouveau heureuse de pouvoir me dissimuler derrière ma frange. Je ne relevais la tête que pour éviter les gens que je croisais et pour tenter de repérer Victoria dans le hall, dont la lumière tamisée des grands lustres en cristal adoucissait le lieu. Trois hôtesse d'accueil étaient de garde. Une blonde et une brune, derrière le comptoir sur la gauche, et la dernière à l'opposé de la pièce. C'est vers elle que je me dirigeai, car c'était là où j'avais rencontré Victoria et que je préférais m'entretenir avec une seule personne si possible. Ce qui changeait de la première fois où je m'étais retrouvée ici, c'était le peu de sonneries téléphoniques se répercutant dans la vaste salle. C'est donc avec disponibilité que m'accueillit l'hôtesse sitôt que j'arrivai à son niveau.

— Bonsoir. Que puis-je faire pour vous ?

Les cheveux cuivrés et ondulés, la peau nacrée des épaules laissées nues, un grand sourire à la Colgate, sans oublier la robe à dentelle noire bouffante de tulles, voilà ce qui m'interpella chez elle.

— Bonsoir. Je suis en fait à la recherche de Victoria.

Là, je réalisai que je ne connaissais même pas le nom de famille de celle avec qui j'étais censée vivre, et ce nuit et jour. D'ailleurs, elle non plus n'avait pas été informée du mien. Deux étrangères. Voilà ce que nous étions et pourtant, elle était mon seul repère. Navrant. Et apparemment une incommensurable bavarde comme je le compris lorsque l'autre reprit.

— Ah. Vous devez être Jenna ? C'est vrai qu'elle est douée pour couper des cheveux. Je me demande si je vais enfin la laisser s'occuper des miens depuis le temps qu'elle me le propose.

— Travaille-t-elle ? repris-je afin de trouver celle que je cherchais.

— Victoria ? La nuit ?

La rousse laissa échapper un rire guilleret qui me fit jeter un regard circulaire et me faire recroqueviller sur moi-même. Très peu pour la discrétion.

— Non. Elle s’arrange toujours pour quitter son service avant minuit pour pouvoir avoir ses nuits de libre, si vous voyez ce que je veux dire.

Je fronçai les sourcils de contrariété pour la pauvre Victoria. Que dirait-elle si elle savait que cette femme divulguait ainsi sa vie ? Je savais mieux que personne qu’il était important de dissimuler au monde une partie de son intimité, de la protéger, moi qui l’avais tant lu chez les autres et ce, contre ma volonté. Bon. Au moins, je me doutais que je ne reverrais pas Victoria avant demain matin.

— Pourrais-je avoir un passe de la chambre que je partage avec elle ? Elle a oublié de m’en donner un.

— Mais certainement. J’aurais besoin de votre identification.

Froncement de sourcils et réponse de sa part à mon interrogation muette.

— Votre bracelet, m’indiqua-t-elle en ne se départissant pas de son sourire étincelant.

Je levai mon bras, elle attrapa ma main pour la guider au-dessus du comptoir. Là, je vis une lueur rouge comme un laser de supermarché scannant un produit. Le produit étant moi. La jeune femme d’une trentaine d’années pianota sur quelques touches de son clavier et me tendis une carte magnétique noire avec un « voilà ».

— Euh... Merci beaucoup, lui dis-je en attrapant le bout de plastique noir.

— Mais de rien. Avez-vous besoin d’autre chose ?

Là, j’hésitai à lui demander s’il n’y avait pas un restaurant dans l’hôtel, mais vu l’heure, je doutais qu’ils servent encore. N’ayant pas d’argent, il était également hors de question que je sorte pour pouvoir trouver quelque chose d’ouvert afin de trouver de quoi me nourrir. Tant pis. Je la remerciai, déclinai son offre et m’éloignai en direction des ascenseurs. Seule à l’intérieur, j’appuyai sur le bouton de mon étage en prenant soin de me mettre du côté où les portes s’ouvriraient, au fond de la cabine. Je me mis à réfléchir à ce que serait ma nouvelle vie dans cet hôtel. Les gens que j’avais rencontrés jusqu’ici ne semblaient pas si malheureux d’y travailler. Les battants coulissèrent et je retrouvai le long couloir que je me mis à longer. Je me félicitai d’avoir compté le nombre de portes avant celle de mon appartement et y insérait la carte. Là, c’est une lumière rouge et non verte qui s’alluma sur le boîtier. Fronçant les sourcils, je fis un nouvel essai.

— Zut.

L’instant suivant, un grognement se fit entendre sur ma droite. Comme au ralenti, je tournai la tête et vis ce que je pris pour d’une dizaine de chiens énormes à l’extrémité du couloir. Deux réflexions se firent dans ma tête. La première : impossible de rejoindre les ascenseurs puisque ces choses se trouvaient entre eux et moi ; et la deuxième : qui avait pu autoriser ces animaux à pénétrer dans l’hôtel ? Ces réflexions s’envolèrent à l’instant où ils grognèrent contre moi, menaçants. Le frisson glacé qui m’avait saisie depuis que je les avais aperçus devint purs tremblements d’horreur.

C’était l’instant où mes jambes décidèrent de courir, peu importait la direction du moment que c’était loin de ces bêtes. Je pris la fuite dans le dédale de couloirs, puis je réussis à pénétrer dans une chambre ou plutôt à m’y retrouver piégée face à des monstres que jamais je n’aurais pu croire réels.

— Service de sécurité ! répétais-je. C'est quoi cette histoire ? Où suis-je tombée ? Remarque, peut-être que je dois être encore dans l'asile et que finalement, j'ai vraiment un grain.

Cette dernière phrase fut dite dans un murmure, mais je relevai la tête, inquiète que ces gens qui me fixaient puissent l'avoir entendu. À voir leurs têtes, et le beau brun froncer à présent les sourcils, je me dis que cela avait été le cas. Mince.

— Et puis, après tout ! grommelai-je avant de noter la main que me tendait Victoria.

Après une seconde d'hésitation, je m'en saisis (vu que j'avais les jambes en coton, ce n'était pas une si mauvaise idée). Debout, je grimaçai en notant que j'avais perdu une ballerine dans la chute. Je la remis tout en fixant le chef dont je me méfiais. Il semblait d'humeur à décimer tout un troupeau de Lapins Crétins. Il me demanda sèchement :

— Votre nom ?

— C'est Jenna Davis. Elle est arrivée aujourd'hui pour travailler avec nous et visiblement elle s'est trompée d'étage, répondit pour moi Victoria.

Pourtant j'avais appuyé sur le bon bouton, non ? Il est vrai que j'étais sortie de l'ascenseur sans avoir vérifié le numéro de l'étage sur lequel pointait l'aiguille sur le cadran. C'était probablement la raison pour laquelle mon passe n'avait pas fonctionné. D'ailleurs, je ne l'avais plus en main, perdu dans la cavalcade sans doute. Une chose étrange se passa – oui, une en plus de tout le reste. Frappe-atomique-je-me-la-joue-macho porta une main à son collier qu'il avait autour du cou. Je ne m'étais même pas aperçue de la présence de ce bijou fait dans le même alliage apparemment que mon bracelet ou celui de Victoria. Lorsqu'il posa les doigts dessus en son centre et qu'une voix autre que les personnes présentes s'éleva, je réalisai que c'était plus qu'un bijou finalement. Cela me faisait penser à ces appareils que portent les militaires US autour du cou servant de talkie-walkie entre eux.

— Veuillez l'escorter jusqu'à mon bureau.

Je fus presque certaine de reconnaître la voix de Lord Hamilton dans cet ordre lancé. Bon. J'espérais bien que c'était lui, car qui voudrait me parler ? Et pourquoi ? Je portai mes mains à la tête pour en presser mes tempes du bout des doigts. Une migraine pointait son nez. D'ailleurs, si c'était uniquement ça, la chance me souriait finalement.

« *Quelle idiote j'ai été d'accepter de venir ici.* » Je me fichai une baffes mentale en pleine figure pour me punir de ma stupidité. Frappe-atomique-je-me-la-joue-macho m'agrippa par le bras. Visiblement, il prenait son devoir très au sérieux. Je n'eus même pas le temps de me rebeller que Victoria, derrière nous, intervint à nouveau pour le faire lâcher prise.

— Arrête de te la jouer à la dure, Jackson.

— Pourtant, c'est ce que tu apprécies particulièrement, non ?

La réponse de l'homme dans toute sa virilité eut une répercussion différente sur Victoria, qui sourit niaisement, et moi, qui grognai. La prise sur mon avant-bras droit ne se relâcha pas pour autant. Vu la longueur de ses jambes, je courais presque. Il nous fallut que très peu de temps pour nous retrouver devant les ascenseurs alors que je les avais désespérément cherchés avec la désagréable sensation d'avoir tourné en rond. Victoria, moi et le dénommé Jackson pénétrâmes à l'intérieur sous les regards hostiles des autres hommes. L'un d'eux lança une

serviette qu'attrapa au vol Frappe-atomique-je-me-la-joue-macho de sa main libre avant que les portes ne se referment. Il me libéra seulement le temps d'enrouler le tissu éponge sur ses hanches. Bien qu'entravée, je me tournai à demi vers Victoria pour lui demander :

— C'est normal que l'autre ne me libère pas étant donné que je travaille pour l'hôtel ?

— L'autre a un nom, répliqua sèchement mon geôlier.

— Je suppose qu'il ne te libérera pas tant qu'il ne t'aura pas conduite devant Lord Hamilton. Mais t'inquiète pas.

— Facile à dire. Dites, on ne peut pas dire que la douceur vous écorche, vous ! grondai-je en coulant un regard mauvais à l'homme qui me tenait par le bras à m'en faire mal.

C'était ça ou lui donner un coup de pied en plein tibia et vu sa carrure, c'est moi qui en souffrirais, alors autant éviter. Je me concentraï sur Victoria.

— La douceur n'est pas dans mes pratiques... et ce, dans tous les domaines.

Pas besoin de me faire un dessin. J'avais parfaitement compris le sens de sa réponse, surtout la fin. J'orientai mon attention sur Victoria si je ne voulais pas éviter de tomber dans le panneau de Frappe-atomique-je-suis-à-moitié-à-poil.

— Au fait, comment m'as-tu trouvée si je me suis trompée d'étages ?

— Je n'ai eu qu'à suivre tes cris. Quoi ?

— Je n'ai pas crié, dis-je suspicieuse.

— Okay, okay...Disons que j'avais un rencard avec l'un des mecs à cet étage et je t'ai entendu, avoua-t-elle.

La prise de l'homme se resserra à m'en faire mal. Celui-là me tapait sur le système et je me fis un plaisir de le lui dire :

— Non, mais sérieux, lâchez-moi, là. Où voulez-vous que j'aille de toute manière ?

Frappe-atomique-je-me-la-joue-macho ne me relâcha pas. Les portes s'ouvrirent et je ne pus que suivre l'homme capable de faire déguerpir n'importe quel truand avec cette attitude conquérante et sûre de lui qu'il dégageait. Ses cheveux, un peu long qui retombaient sur son visage, étaient aussi sombres que son regard. Son visage était fermé, accentué par la ligne dure de sa mâchoire. Je tournai la tête vers Victoria qui, elle, fixait le postérieur de mon garde en souriant avec gourmandise. Je levai les yeux au ciel, excédée par toute cette situation. Il est étrange de constater avec quelle vitesse on peut passer de l'angoisse la plus profonde à l'indignation, de la faiblesse au courage d'agir. Je tirai sur le bras, décidée à me libérer par moi-même. Je manquai de tomber quand l'autre me relâcha brusquement.

9 – Cartes sur table

Retrouvant l'équilibre, je me redressai, prête à me confronter à cet homme. Autant dire que c'était difficile lorsque l'homme ne portait comme seul vêtement qu'une serviette et qu'il possédait le sex-appeal du dieu Éros lui-même. Il pourrait faire mourir d'envie n'importe quelle femme. J'avais beau faire les gros yeux, serrer les poings et adopter l'attitude de « la fille à qui on ne la raconte pas » afin de lui faire comprendre que je n'appréciais que peu de me faire traiter ainsi, je ne pouvais empêcher mon petit cœur de s'affoler et mes yeux de se balader sur ce corps offert à ma vue.

« *Merde. Mais c'est qu'il joue avec moi !* », pensai-je alors qu'il croisa les bras, mettant en valeur ses biceps, pectoraux, tablettes d'abdos, enfin toute une série de muscles sur le haut du corps.

« *Re-merde* » me fustigeai-je en constatant que mon regard se baissait plus bas que nécessaire pour une bonne discussion sérieuse. Pourtant, je m'étais employée à ne regarder que son visage. Je me retrouvai vite submergée par des flashes successifs terriblement explicites. Je crus même voir le bel Apollon, de l'eau ruisselant sur son sublime corps.

« *Bordel, je suis super en manque.* »

S'ajouta à cette vision torride le sourire narquois qu'il me fit, transfigurant pour le coup son visage et me perturbant davantage.

— Veuillez me pardonner, Mademoiselle Davis, de n'avoir pu vous recevoir plus tôt.

Je sursautai en me tournant vers Lord Hamilton assis derrière une monumentale table de travail dont les pieds étaient faits dans un bois sculpté. Là, je réalisai que j'étais plus affectée par la présence de Frappe-atomique-je-te-fais-les-yeux-doux (oui, j'avais revu le surnom, conséquence d'un changement notable entre nous) que je ne l'avais pensé.

« *Re-re-re merde.* »

Nous avons pénétré tous trois dans un spacieux bureau aux parois lambrissées, aux étagères pleines à craquer de livres quoique bien alignés. Trop de bois tue le bois. C'est ma devise. Même le sol était un parquet au ton brun foncé. D'un autre côté, on ne voyait que l'immense fenêtre ronde de deux mètres de circonférence derrière Lord Hamilton, coupant avec le reste de la décoration. Une odeur étrange flottait dans l'air que je ne sus déterminer. La posture droite, les avant-bras posés bien à plat sur le marbre du plan de travail, Lord Hamilton attendait visiblement que je finisse mon examen. Je me repris et me redressai autant que je le pus. Me vint l'image que nous devons donner, moi vêtue tout en cuir, l'autre pratiquement nu à ma droite et Victoria dans sa robe bouffante et courte qui prit place à ma gauche. Je me demandai si ce genre de scène était commune dans cet établissement. Puis je rejetai cette idée en réalisant que cela serait mon quotidien, ce quotidien que je voulais calme, banal. Après tout, je n'avais pas quitté un lieu rempli de fous pour me retrouver dans un endroit où les folies étaient bien réelles.

— Vous pouvez disposer.

J'allais tourner les talons comme mes accompagnateurs, soulagée plus que les mots ne sauraient le dire. Malheureusement, cet ordre ne m'était pas adressé.

— Pas vous, Mademoiselle Davis.

« *Re-re... mince j'ai perdu le compte.* »

— Et, monsieur Sawyer ?

Jackson Sawyer donc, qui venait d'ouvrir la porte, marqua un temps d'arrêt en réponse à l'appel de Lord Hamilton. Ce dernier reprit.

— Pour l'amour de Mère Nature, combien de fois vous ai-je dit de vous vêtir avant de vous présenter devant moi ?

— Excusez-moi Lord Hamilton. Je n'en ai pas eu le temps.

« *Et jamais il se demande pourquoi il est à poil ?* »

Mon regard alla d'un homme à l'autre. Monsieur Frappe-Atomique-trop-sex sortit, suivi de près par Victoria qui m'accorda un regard d'encouragement avant de refermer la porte.

— Je vous en prie. Installez-vous, m'invita le directeur d'hôtel alors que lui se redressait.

Il se retourna et prit place devant une console à l'angle de la pièce. S'éleva le bruit d'un liquide qui s'écoule dans un verre, puis un second. C'est seulement lorsqu'il se retourna afin de poser les deux verres qu'il tenait que je réagis enfin. Je pris place sur l'un des deux fauteuils en cuir rouge sombre face au bureau. En l'observant à nouveau, ce qui m'inspirait à nouveau chez cet individu était sa prestance et son charisme. Aucune attirance, certes, je n'aimais pas spécialement les hommes assez âgés pour être mon père.

« *En revanche, le beau brun à poil ! Oups.* »

Au vu des circonstances, je luttais pour tenir ma libido en laisse.

— Tenez. Vous semblez en avoir besoin.

Je fixai le verre à whisky qui semblait rempli d'ailleurs de cet alcool si je me faisais à sa couleur ambrée. J'hésitai à m'en emparer. À croire que je n'étais bonne qu'à cela dernièrement : hésiter. Mon hôte vida d'une traite son verre avant de le reposer sur la table entre nous. Malgré son allure dandy, je percevais chez cet homme une dangereuse froideur, à tel point que j'évitais de le regarder dans le blanc de l'œil autant que cela m'était permis.

« *Allez, un peu de cran. Montre-lui qu'il a eu raison de te sortir du merdier dans lequel tu étais* », me motivai-je comme si boire de l'alcool pouvait prouver ma valeur. Je pinçai les lèvres, peu satisfaite par mes stupides réflexions. Puis je pris le verre et le portai à mes lèvres. Une gorgée et je m'étranglai. Quelques coups dans le dos m'aidèrent à faire passer le tout. Les yeux larmoyants, la gorge en feu et incapable de parler, je regardai mon patron contourner le bureau pour se rasseoir dans son siège. À l'observer ainsi, les bras écartés, plein de prestance, il me donnait plus l'impression d'être assis sur un trône royal. Je comprenais à présent pourquoi Victoria et probablement le reste du personnel pensaient qu'il était un Dieu alors qu'il s'en donnait l'air.

— Comment allez-vous ? s'enquit le Lord pas si vaniteux que ça s'il pouvait poser la question.

— Ça va.

— Hum...

Avec des gestes minutieux, il ouvrit une boîte posée sur sa droite puis en sortit un gros cigare dont il coupa l'extrémité avec une pince. Il l'alluma et tira une première bouffée. Là, je compris la provenance de cette odeur qui persistait dans la pièce. Il aurait sûrement été malvenu de faire remarquer qu'il était interdit de fumer dans un hôtel ou que l'odeur m'incommodait tout simplement. Je pris sur moi et attendit qui fixe à nouveau son attention sur moi. Il s'en rendit compte après un bref instant.

— J'ai été débordé et je n'ai pu vous recevoir convenablement. Je m'en excuse.

— Ah euh... Je comprends.

« Tu parles, il m'a purement et simplement abandonnée à mon sort sitôt que je suis entrée dans l'immeuble. »

Certes, il m'avait confiée à Victoria, qui s'était chargée de me faire faire le tour des lieux, enfin brièvement et sans daigner m'expliquer les particularités de celui-ci. J'eus un brusque mouvement de recul lorsqu'une lumière vive passa près de moi. Là, ma mâchoire se décrocha : je réalisai qu'une espèce de fée Clochette venait de se poser sur l'épaule de mon interlocuteur. Celui qui avait pondu le film de Peter Pan ne s'était pas trompé quant à la représentation de ce genre de créature, que cela soit sa petite taille, ses vêtements et cette lueur jaune dont était auréolée avec plus ou moins d'intensité cette mini-femme. Elle piailla quelques mots dont je ne compris qu'une partie. L'instant suivant, je suivis cette fée des yeux qui fila à travers la pièce et traversa la porte, véritablement. Il me fallut un moment pour me remettre de cette apparition.

— Mademoiselle Davis ?

Je me tournai vers Lord Hamilton, secouai la tête en espérant me clarifier les idées, et repris-je en bredouillant :

— Euh... oui. Euh... J'ai pas mal de questions.

— J'imagine. Je vous écoute, mais je n'ai que peu de temps à vous accorder. Un problème vient de m'être communiqué.

« Par Miss lilliputienne ailée, je présume. »

Triturant mes doigts, j'essayai de faire le tri dans mes folles pensées.

« Quoi évoquer en premier : la fée que je viens de voir, les loups qui m'ont poursuivie... parce que quoi ? Je m'étais trompée d'étage. Que se serait-il passé sans l'intervention de Victoria ? M'auraient-ils bouffée ? »

— Par où commencer... Comment se fait-il que mon... pouvoir ne marche plus depuis que je vous ai rencontré ?

Autant évoquer un sujet qui me concernait en premier lieu. Avec cette poursuite, je m'étais sentie bien démunie sans mon don. Puis, je ne pouvais lire en cet homme afin d'obtenir par moi-même des informations qui me manquaient cruellement pour tenter de savoir où j'avais mis les pieds.

— J'ai déjà répondu à cette question, il me semble.

— Comme quoi vous êtes particulier comme je le suis. Okay. Mais cela signifie-t-il que je serai enfin en paix tant que je demeurerai auprès de vous ? Jusqu'à quelle distance cela fonctionne-t-il ? Et c'est quoi ces espèces de loups-garous qui m'ont attaquée dans les couloirs ?

Là, je n'avais pu retenir cette dernière question. J'avais pourtant tenté de tempérer mon impatience, souhaitant procéder par ordre. Mais c'était trop gros pour pouvoir me maîtriser.

— Ils ne sont pas des loups-garous (*ouf*), mais des lycanthropes. Ils sont plus puissants que des loups-garous.

« Évidemment ! C'est connu. »

Comme si la classification des créatures surnaturelles faisait partie du programme scolaire.

En tout cas, il était une chose de penser que ces choses existaient, une autre d'en avoir vu la preuve alors que je leur avais fait face. Pour autant, cela aurait pu être une hallucination d'un esprit malade, en l'occurrence le mien. Mais non. Cet homme venait de me le confirmer en disant tout haut ce que j'avais vu. Je refermai bien vite ma bouche en constatant qu'elle était restée ouverte.

— Okay. Donc, des loups... des lycanthropes sont en fait des agents de sécurité dans cet hôtel.

— Ils sont extrêmement efficaces, répondit Lord Hamilton avec nonchalance.

— Des... vrais agents de sécurité, style anciens militaires étaient trop chers pour vous ? Ce qui vous est venu à l'esprit est d'engager des... loups-garous en pensant qu'ils feraient quoi ? De bons chiens de garde ou un truc du genre ? Suis perdue, là, soupirai-je, à bout de patience par toute cette situation.

— Comme je vous l'ai précisé, notre établissement accueille une clientèle spéciale.

— Mais encore ? dis-je afin d'inviter cet homme à continuer.

— Des surnaturels.

— Des quoi ?

— Des surnaturels. C'est ainsi que nous appelons ceux qui vivent en parallèle du monde des humains, ceux possédant un pouvoir, une particularité.

— Attendez. Vous ne pouvez penser que je suis un de ces... surnaturels !

Si certes, j'avais pris conscience depuis un bon moment qu'il était anormal de pouvoir lire dans les pensées d'autrui, je ne me considérais pas comme un monstre, enfin pas tout à fait.

— Non. Vous, vous êtes différente, m'expliqua Lord Hamilton en prenant une nouvelle bouffée de son cigare avant de continuer. Un être humain peut recevoir ce genre de dons extra-sensoriels lorsque son système nerveux a été touché. Vous avez été victime d'un accident de la route qui vous a plongée dans un profond coma et vous avez expérimenté à de multiples reprises l'expérience d'une mort imminente.

— Oui. Le fait que je me sois réveillée avec cette aptitude a certainement avoir avec mon accident. Mais mes proches ne voyaient pas les choses ainsi.

— C'est malheureusement vrai. Beaucoup de personnes ont subi ce que vous-même avez vécu. S'ajoute à l'incompréhension de ce changement une période d'adaptation, le rejet de leurs familles.

— Plus j'essayai de les convaincre, plus ils pensaient que j'étais folle. J'avais beau me battre, c'était un combat perdu d'avance. Lorsque j'ai réalisé cela, j'ai tenté de devenir invisible à défaut de prétendre être normale alors que je ne l'étais plus, confiai-je pour la première fois.

Cela me faisait du bien de pouvoir en parler, de me libérer de tout ce mal-être, de tout ce que j'avais vécu cette année écoulée. Je fixai mes mains que je triturais sur les genoux avant de relever la tête lorsque Lord Hamilton reprit :

— Non. Je ne suis pas comme vous, ni un surnaturel. Enfin pas tout à fait.

Il venait de répondre à ma question muette me faisant à nouveau douter quant à une faculté de télépathe le concernant. Il demeura sérieux, les mains à présent posées sur les accoudoirs de son siège.

— Je suis un sorcier.

Il ne sembla pas noter l'expression d'ahurissement que je devais avoir affichée sur le visage et reprit.

— Mes pouvoirs me permettent de bloquer votre capacité, répondit-il avec un flegme tout britannique.

— Vous... Vous êtes capable de faire ça ?

Apparemment, ma lenteur de raisonnement ne joua pas à mon avantage. Il se leva en prenant appui sur sa canne pour contourner le bureau. Pour ma part, je demeurai collée sur mon fauteuil, tentant d'assimiler que la magie existait, que des loups-garous servaient d'agents de sécurité dans un hôtel dont le propriétaire était un vrai magicien.

« *Ah non. Sorcier. Suis-je bête.* »

— Je vous laisse un temps d'adaptation afin de vous acclimater avec notre clientèle et...

— ... qui n'est pas humaine, insistai-je histoire de tenter de croire à toute cette histoire.

À voir sa tête, il sembla peu apprécier mon intervention.

— La moitié de l'hôtel accueille des humains, l'autre moitié des surnaturels. Mademoiselle Victoria vous expliquera tout cela. Mais rappelez-vous, si je vous ai... engagée, c'est pour pouvoir utiliser votre don. Vous imaginez bien à quel point il peut être avantageux de lire dans l'esprit de nos clients, de devancer leurs attentes.

Si je lisais bien entre les lignes, le fait de pouvoir être libérée des pensées des gens ne serait que provisoire. Une autre information à encaisser.

— Il vous faudra aussi résoudre les multiples problèmes que notre établissement un peu particulier peut rencontrer, continua Big Boss sur sa lancée.

Je m'arrêtai en le regardant.

— Euh... franchement, c'est difficile de croire à tout ça. Je ne sais pas si je vais pouvoir rester ici, travailler pour ces... pour ce genre d'hôtel, avouai-je d'une toute petite voix.

Bien évidemment, ce qui se jouait dans ma tête était d'un autre niveau sonore. Mon instinct me hurlait de fuir cet endroit de malheur, que tout ce qui m'attendait était le danger, voire la mort.

— C'est cela ou retourner dans cet établissement dans lequel je vous ai trouvée, me répondit-il sur un ton fataliste et sans équivoque.

Je m'en serais doutée. En tout cas, je savais à quoi m'attendre, ce qui n'était pas plus mal. Depuis mon accident, je vivais dans l'incertitude, l'incompréhension. Et il semblait que le destin avait décidé de se payer ma tête encore un moment en me faisant pénétrer dans un monde *magique* que je pensais encore du domaine de l'imaginaire. Après tout, cela pouvait être aussi réel que de développer tout à coup un pouvoir surnaturel, non ? Cela pouvait être fou, mais me raccrocher à des certitudes aussi difficiles soient-elles, comme le fait qu'il me fallait rester dans cet hôtel sous peine de retourner dans cet asile, m'était devenu indispensable. Mon hôte posa une main sur la poignée de la porte l'ouvrit, mettant fin à notre entretien. Là, je fus heureuse de constater que Mister Frappe-atomique n'était plus là et que Victoria m'avait attendue. Je la rejoignis alors que Lord Hamilton nous souhaitait une bonne soirée. Je lui répondis comme ma collègue en omettant que ma soirée était déjà avancée et fortement gâchée par tout ce que je venais de vivre. Il ne faisait aucun doute que je ne pourrais pas trouver le sommeil cette nuit comme les suivantes avec ce que je venais de vivre

et d'apprendre.

C'est en silence et docile que je suivis Victoria, traversant un hall au goût clinquant avec tout ce marbre et ces dorures que je n'avais même pas vus tant j'avais été happée par les formes alléchantes de Mister Frappe-atomique. Dans l'ascenseur puis en traversant le couloir de notre étage, je ne cessai de ressasser tout ce que je venais d'apprendre. Parvenue dans le salon, alors que Victoria se campa devant moi dans l'expectative d'une quelconque réaction de ma part, je lui demandai :

— Tu le savais, toi, lorsque tu as commencé à travailler ici ? Je veux dire pour cette histoire de...

— ... surnaturels ? Bien sûr, me sourit-elle.

— Et ça ne te dérange pas de travailler pour eux, de simplement côtoyer ces... ces monstres ?

Là, j'avais dû mettre les pieds dans le plat lorsque son sourire disparut et qu'elle se crispa. Sa réponse dite sur un ton sec que je ne lui connaissais pas confirma mon intuition.

— C'est le monde auquel j'appartiens.

Je ravalai ma salive autant par ma bourde que par ce que son affirmation signifiait alors qu'elle se détourna de moi pour se diriger à grands pas vers sa propre chambre. Plus affolée qu'autre chose de ne pouvoir obtenir les informations qui me manquaient cruellement, je tentai de m'excuser, de la retenir en bredouillant :

— Je... je suis désolée. Je ne voul...

Elle se tourna vers moi d'un bloc et m'interrompit sèchement :

— Je ne m'attends pas à ce que tu me comprennes, du moins pas avant un bon moment, Jenna. Je sais que tout cela doit être nouveau pour toi, qu'il te faut un temps d'adaptation, mais ne commets pas l'erreur de nous rejeter parce que tu ne sais pas qui nous sommes, ce dont nous sommes capables. Les humains n'ont eu de cesse de nous chasser, de me traquer. Par nature, ils préfèrent mettre à mort ceux qui leur semblent étrangers, différents d'eux.

Ainsi dit, elle rejeta d'une main sa longue chevelure et pénétra dans sa chambre. La porte se referma et je la regardai un moment, méditant sur ce qu'elle venait de me dire. Au moins, c'était clair quant au fait qu'elle n'avait aucune idée que moi également j'étais différente étant donné mon don. Pour autant, je ne pus m'empêcher de frissonner d'angoisse. Pratiquement en courant, je me dirigeai vers ma propre chambre dans laquelle je m'enfermai à clef. Une part de moi réclamait de ne pas rejeter Victoria qui m'avait paru tout à fait normale, de ne pas me comporter comme mes semblables avant moi. Pour autant, j'agissais comme une pauvre fille traquée par des monstres, attentive au moindre bruit suspect. Je sautai sur le lit, m'adossai contre le mur en attrapant un coussin que je serrai contre moi, protection bien futile, j'en avais conscience. Je comprenais à cet instant ce qui les avait poussés à vouloir se défaire d'une menace que pouvait représenter ce que l'on ne connaît pas, ce qui nous effraie ressentir cette peur de l'autre. Étais-je suffisamment ouverte d'esprit pour accepter de vivre cette situation ? Posséder une grandeur d'âme ou cette naïveté dangereuse qui pousse une personne à croire en l'autre, qu'importe qui il est, ou ce qu'il est dans mon cas ? C'est à ces questions qu'il me faudrait répondre si je souhaitais vivre dans cet hôtel.

Pourtant, assise sur le lit éclairé par le plafonnier que je n'avais pas éteint de peur d'être plongée dans l'obscurité, l'angoisse ne me quittait pas. Imaginez ! Je me retrouvais dans un endroit complètement inconnu entourée de créatures bizarres et qu'en plus, je devrais accueillir et satisfaire. Qui l'aurait cru ? Certainement pas moi. Et j'en ai vu ou plutôt lu des

choses dans la tête des gens. Si la vérité était aussi tordue, prolifique en monstres que ce que l'esprit humain pouvait créer, hé bien j'étais dans de sales draps et pour de bon cette fois. Car ce n'était pas seulement ma santé mentale qui était en danger, mais ma propre vie. Qui sait ce qui pouvait m'arriver dans le Manor Hotel où je passai ma première nuit. Ce Lord Hamilton avait lui-même avoué qu'il me faudrait résoudre des problèmes liés à cet établissement. Et qui sait quel type de problèmes on pouvait rencontrer lorsque notre travail consistait à servir des êtres surnaturels ?

EPISODE 2 – extrait gratuit

1 – Un invité surprise

Ce qui se révéla agréable dans ce nouvel enfer, c'était que la douche était purement paradisiaque. Je ne me lassais pas des multiples jets de la cabine douche et de l'eau délicieusement chaude. Ça me changeait des salles de bain communes de l'asile. Après avoir réussi à sortir de la cabine, et cela ne fut pas une mince affaire, je me retrouvai la tête penchée vers l'avant pour m'essuyer les cheveux avec une serviette lorsqu'on frappa à la porte. Je sursautai de frayeur. Décidément, malgré cette douche prolongée que je m'étais accordée pour dénouer mon corps tendu par toute cette situation, rien n'y fit. J'étais morte de trouille. C'est lorsque j'entendis la voix de ma colocataire m'appeler que je me résignai à passer dans la chambre pour lui ouvrir.

Là, sur le pas de la porte, se trouvait une Victoria rayonnante et égale à elle-même lorsqu'elle se lança dans un flot de paroles :

— Et salut ! Voici une belle journée qui s'annonce. La première pour toi en tant que membre de l'équipe du Manor Hotel. T'es-tu bien reposée ?

— Euh... Il aurait fallu que je dorme pour ça !

Victoria, ses cheveux masqués par une serviette enroulée autour de la tête, enveloppée dans un peignoir en satin champagne, s'avança et posa une main rassurante sur mon épaule. On aurait pu s'attendre à ce qu'elle soit moins belle au naturel. Pensez-vous ! Elle resplendissait.

— T'inquiète de rien. Je vais prendre soin de toi, Jenna.

Là, j'avais de quoi être surprise étant donné la manière dont s'était finie notre conversation de la veille. Je pensais que Victoria aurait été un peu plus rancunière vis-à-vis de ce que je lui avais dit. Après tout, la traiter de monstre n'avait été ni courtois ni judicieux étant donné que c'est chez elle que j'étais censée vivre. Pour ma défense, je ne savais pas alors qu'elle faisait partie de ce monde-là, qu'elle était une surnaturelle. D'ailleurs, cette question était dans le top Ten de ma longue liste que j'avais eu le temps d'élaborer durant cette nuit blanche. Je resserrai le drap de bain blanc autour de moi, ce qui attira le regard de Victoria sur mon corps.

— Cela me fait penser, reprit-elle. On a reçu une livraison express pour toi. Je suis sûre que ce sont de nouveaux vêtements.

Sitôt dit, elle se précipita vers les deux gros colis posés sur le sol au milieu du salon. Elle marqua un temps d'arrêt alors qu'elle s'apprêtait visiblement à en déballer un.

— Je peux les ouvrir ? me demanda Victoria.

Elle semblait aussi enthousiaste que si elle venait de pénétrer dans son magasin favori, une Black Card en main.

— Euh... Si tu veux.

Je n'eus même pas le temps de m'enquérir de qui avait pu m'envoyer ces colis que Victoria me tendit une carte bristol. Je m'en saisis, m'attendant à voir un nom ou une note dessus.

— C'est quoi ? Du braille ? dis-je en tentant de déchiffrer des lettres dans ce gribouillis.

— Mais non, enfin. Ce sont les armoiries de Dieu. Tu ne reconnais pas la lettre H ? Certes, elle est noyée dans le reste, mais bon. Avec un peu d'imagination...

Lord Hamilton, donc. J'aurais dû m'en douter. Après tout, qui savait que je me trouvais ici ? Et puis, ne m'avait-il pas promis de me fournir de nouveaux vêtements la veille ? Aussi

dévastatrice qu'une tornade, mon étrange colocataire gesticula dans tous les sens pour sortir des piles de tissus. Je crus même apercevoir des dessous affriolants, de quoi m'inquiéter quant aux intentions de mon bienfaiteur. Comme si tout ce cirque fantastique ne suffisait pas. À l'inverse de moi, Victoria semblait plus heureuse que jamais au milieu de cet amas de tulles et de dentelles. Je m'inquiétai un peu de ne voir aucun vêtement de ce siècle, comme des jeans, t-shirts, ne serait-ce même que de pauvres chaussettes. Ma colocataire délaissa son trésor pour venir à ma rencontre. Sans gêne, elle plaça un corset doré devant mon buste.

— Je n'y crois pas. Il a vraiment le compas dans l'œil ! Tout est à ta taille, s'écria Victoria dont l'excitation atteignait maintenant des sommets.

— Bon. Au moins avec ça, je n'aurai plus à t'emprunter des vêtements, surtout que vu notre différence de taille, ça a été la croix et la bannière pour trouver la tenue d'hier, soupirai-je avant de reporter mon attention sur ma colocataire, un sourire béat encore affiché sur son visage. Victoria, à propos d'hier soir. Je voudrais m'excuser... pour ce que je t'ai dit.

Elle souleva négligemment les épaules avant de répliquer :

— T'inquiète pas. C'est oublié.

Je réfléchis à sa réaction tout en l'aidant à remettre les habits dans les cartons. Je ne pouvais être qu'admiration de la capacité qu'avait cette femme à mettre de côté aussi rapidement ce qui pourrait la blesser, lui faire du mal. Je me sentais incapable d'agir ainsi pour le moment. Je n'avais jamais été préparée à ce que mes proches se détournent aussi facilement de moi. Jusqu'à l'arrivée de ce don, je n'avais jamais vraiment manqué d'amour. Mes parents, Ben et Katie Davis, s'étaient montrés attentifs à mon bonheur et mon épanouissement. J'avais vécu une vie simple, dans une banlieue commune, à prendre soin de mon petit frère Brandon, et à m'amuser auprès de mes amis. Rien de m'avait préparé à tout ceci. Accroupie au côté de Victoria, je ne pouvais m'empêcher de lui jeter de fréquents coups d'œil tout en rassemblant suffisamment de courage pour lui poser la question qui me brûlait les lèvres. Une part de moi refusait d'en apprendre davantage sur elle, car cela me permettait de la considérer encore pour un temps comme quelqu'un de normal. Et j'avais tant besoin de cette normalité à cet instant. Pour autant, il me fallait faire face à cette situation, savoir où j'avais mis les pieds pour savoir comment réagir.

— Dis-moi. Tu es... quoi exactement ?

Voilà. La question avait été lancée. La tête baissée, les doigts crispés sur le tissu que je tenais, j'attendais la réponse comme une personne sur le point d'être frappée.

— Tu te souviens hier lorsque je t'ai demandé ce que tu étais ?

Un bref regard et j'aperçus le sourire de Victoria. Je comprenais à présent le sens de sa question. Victoria se redressa et je fis de même en la regardant cette fois-ci directement. Apparemment, elle attendait que le suspens soit à son comble pour m'annoncer la nouvelle :

— Je suis une succube.

— Une quoi ?

— Une succube, répéta-t-elle en souriant avant de plaisanter. Rassure-toi. Je ne vais pas te pomper le sang ou me transformer en goule.

— En quoi ?

En général, j'arrive à comprendre assez vite les choses, mais là, je nageais en pleine semoule. On toqua à la porte, me faisant sursauter pour la énième fois. C'est fou comme un rien pouvait me faire friser la crise cardiaque depuis que j'avais mis les pieds dans cet hôtel ;

et quand on savait d'où je venais, c'est dire l'effet que cette situation inédite m'inspirait. Quand je pense que ça ne faisait que quoi ?... Vingt-quatre heures que ma vie avait basculé. À nouveau.

— C'est qui ? demandai-je affolée dans un souffle à Victoria.

— Hum... C'est peut-être Jackson qui vient pour te manger toute crue, qui sait ? Aïe !

Je réalisai que je m'étais instinctivement accrochée à son bras dont je venais de resserrer la prise en réponse à sa supposition. Je la relâchai bien vite en bredouillant des excuses. Un coup d'œil dans sa direction et je compris qu'elle plaisantait. J'aurais dû m'en douter. Elle me confirma cela en ayant la bonté de préciser :

— C'est le service d'étages. J'ai commandé un petit-déj' afin de t'éviter de rencontrer toute l'équipe travaillant pour l'hôtel d'un seul coup. D'ailleurs, il est déjà 7 h 30, autrement dit, je suis super en retard. Va ouvrir pendant que je vais m'habiller, miss.

La fin de sa phrase me parvint difficilement alors qu'elle venait de pénétrer dans sa propre chambre. Là, j'hésitai. Mon regard allait de la porte d'entrée à l'endroit où avait disparu Victoria. On toqua à nouveau à la porte. Une façon pour moi de faire face à une situation stressante était de me triturer les mains. C'est ce que je fis en me répétant mentalement pour me motiver : « Je peux le faire. C'est juste un mec derrière un chariot. » Légèrement rassurée, j'abolis la distance entre moi et la porte que j'ouvris tout de même en tremblant. Un homme se trouvait bien là. En revanche, pas de chariot. Pantalon à pinces, chemise, veste et cravate, le tout en noir.

Bang !

À peine avais-je eu le temps de reconnaître le fameux Jackson que je venais de lui refermer la porte au nez.

— Allez, ouvrez. Je ne vais pas vous mordre.

La voix grave bien que douce me parvint sans pour autant me rassurer. Les mains plaquées contre le battant, je l'empêchai d'entrer dans le cas où il tenterait de forcer le passage autant que pour me retenir de m'effondrer lamentablement au sol, mes genoux jouant admirablement les castagnettes. Je tentai également de calmer ma respiration pour pouvoir crier à l'aide. Le résultat ne devait pas être très glorieux.

— Vous n'avez rien à craindre. Puis vous êtes tellement maigre que vous ne pourriez même pas me servir d'en-cas.

J'ouvris la porte à la volée pour répliquer sèchement :

— Bon alors. Pour commencer, je ne suis pas MAIGRE, mais mince. Ensuite, vous voulez quoi ?

J'avais une tendance à agir avec l'agressivité d'un chien de garde lorsqu'on évoquait mon apparence filiforme. De plus, j'avais acquis une combativité certaine durant mon séjour psychiatrique même si j'étais une personne calme et réservée par nature. Jackson croisa les bras. Avec un demi-sourire, il m'observa de haut en bas.

— Si vous saviez le nombre de choses que je veux, murmura-t-il. Pour l'instant, je profite seulement de la vue et ce que je vois m'ouvre l'appétit. Miam miam...

Le regard coquin qu'il m'envoya était sans équivoque. Je virai au rouge écarlate, mon état de stress m'avait fait oublier que j'étais à demi nue. D'une main, je resserrai les pans de la serviette éponge m'arrivant mi-cuisses et de l'autre, je refermai la porte. Un pied glissé dans l'entrebâillement bloqua mon action.

— Doucement, chaton. Pour une fois que je venais m'excuser.

— Ce sont des excuses ? Ça ? relevai-je, en fronçant les sourcils.

— J'allais le faire, mais vous m'en avez empêchée.

— Alors ça, c'est trop fort ! C'est moi qui vous en ai empêché ? Bon. Bref. Je vous excuse, dis-je souhaitant en finir au plus vite avant que ma curiosité ne soit titillée. De quoi au fait ?

— D'avoir failli prendre votre fémur comme un vulgaire cure-dent.

Mon regard se perdit dans le vague, mon cerveau tentant de mettre des images sur ce qu'il venait de dire. Mon attention se fixa sur lui qui me souriait avec semblait-il de l'indulgence ou alors de la pitié, ce qui, là, me déplut fortement.

— À part vous transformer les nuits de pleine lune et vous foutre de ma gueule, c'est quoi votre travail ici ?

Avec nonchalance, il leva un bras pour s'appuyer sur le chambranle de la porte, ce qui m'obligea à reculer d'un pas au vu de notre promiscuité.

— Moi qui pensais que Victoria vous aurait établi mon... pedigree. Je suis profondément déçu. Bref, je suis Jackson Sawyer, chef de la sécurité du Manor Hotel, mais je vous avouerais que ce n'est pas le plus intéressant me concernant.

« Ça, je veux bien le croire. Voilà, je sais ! »

À présent que mon attention était davantage fixée sur son visage et non sur son corps de rêve dissimulé sous son costume, je savais qui il me rappelait. Le mec dans *Sons of Anarchy*. Charlie Hunnam. Alors, certes, il n'était pas blond. Mais quand même. Il lui ressemblait pas mal. En plus, sauvage malgré la tenue stricte et ses cheveux bruns foncés lissés en arrière.

— Afin de me faire pardonner, je vous propose de vous servir de guide pour une visite de notre établissement. Il y a beaucoup de... chambres qui valent le détour.

Là, il me draguait ouvertement. Une part de moi était flattée d'attirer l'attention d'un si bel homme. (Tiens, j'avais même oublié ce léger défaut qu'il avait de pouvoir devenir une bête et pas qu'au sens propre.) Comme si cela était possible, le mec était encore plus sexy moulait dans ce costume noir que la veille en tenue d'Adam. Okay. Autant être honnête. Je me mis à trembler d'excitation face à sa proposition. Voilà, je l'ai dit. Pour autant, je ne pouvais déceimment ne pas tomber dans ses bras sans qu'il n'ait fait le moindre effort. Et puis, le moment était loin d'être propice pour une petite aventure. Surtout, qu'en y réfléchissant bien, j'aurais probablement à fréquenter cet homme étant donné qu'il était le chef de la sécurité. Je secouai la tête, chassant toutes ces pensées. Le sourire de frappe-atomique-je-te-drague s'élargit alors que j'hésitai ou devrais-je dire bavai devant lui avant de me reprendre et de lui dire :

— Désolé, mais...

— Tu en mets du temps !

Je jetai un coup d'œil en direction de ma colocataire qui venait de m'interpeller. Elle traversait la pièce à vivre en faisant bouffer le bas de sa robe des deux mains. J'allais lui répondre que ce n'était pas le groom, mais Jackson avec lequel je m'entretenais, quand j'eus la surprise de constater qu'il n'était plus là. Envolé. Il faut croire que l'un des attributs de loup-garou était de s'éclipser plus vite que son ombre. Je ne savais que penser de sa soudaine disparition ou des propos de cet entretien. Au moment où j'allai refermer la porte, je vis apparaître une femme au bout du couloir sur la droite. Là, mes yeux s'écarquillèrent alors que j'observai la nouvelle venue qui passait devant ma porte, nue comme un ver. Ah, non ! Pas

exactement. Elle portait sur la tête une couronne de fleurs. S'ajoutait à cela le fait qu'elle dansait, ou devrais-je dire tourbillonnait en chantonnant. Elle me fit penser à une hippie venant juste de fumer de l'herbe pour être dans cet état euphorique. Je reculai d'un pas, prête à refermer la porte en pensant que j'étais en plein délire puis revins en passant la tête à l'extérieur. Non, je n'avais rêvé. Elle était toujours là, virevoltant au milieu du couloir.

— Euh, Victoria. Tu pourrais venir voir ? Je pense qu'on a un souci, là.

Mon amie prit place à côté de moi et observa à son tour l'étrange phénomène avant de s'exprimer.

— Ah... ça ! Oh, c'est juste une nymphe. Elle doit sûrement chanter une ode à la gloire du lever du jour. Trois fois rien.

Je tournai la tête vers ma collègue avant de noter que ses cheveux étaient à présent d'une bonne longueur, ondulés et d'un marron chaleureux, la même couleur que le corset dont elle venait de se vêtir.

— Comment as-tu fait pour que tes cheveux so... Laisse tomber, bredouillai-je préférant me concentrer sur un sujet plus important comme cette femme que je pointai du doigt. Et donc, ça, c'est... normal ?

— Oui, oui. Tout à fait. Il se peut même que tu la croises le soir, quand elle chantera à la gloire de la nuit, répondit-elle comme si tout ceci avait un sens logique avant de refermer la porte.

— Mais... ça ne dérange pas les clients de l'hôtel ? Je veux dire de voir une femme se balader ainsi nue ?

— Oh, j'imagine aisément que ça plairait à certains, mais nous avons dû cantonner ce genre de personnes à notre étage... je veux dire celui qui accueille les employés. Cela dérange même les surnaturels, c'est pour dire.

— D'ailleurs, j'ai pas mal de questions à te poser concernant cet établissement, les surnaturels et... et bien tout en fait, rebondis-je.

— Il vaudrait mieux que tu t'habilles à moins que tu envisages de rejoindre notre amie dans sa balade matinale.

Je baissai les yeux sur ma propre tenue, guère appropriée, avant d'acquiescer de la tête autant qu'avec des mots :

— Tu as raison. Je me mets quoi au fait ?

— Robe, corset et élégance sont de rigueur pour ta première journée de travail. Tu veux que je choisisse pour toi ?

Je m'empressai de lui répondre par la négative avant de prendre place devant les cartons. Je tentai de trouver la tenue appropriée à mon nouveau poste autant qu'à mes propres goûts : un style décontracté. Cela se révéla aussi compliqué que de finir un Rubik's cube. Je passai le quart-heure suivant dans ma salle de bain avant de montrer ma nouvelle apparence à Victoria. Cela donna un corset noir au reflet légèrement argenté et une jupe noire, la plus longue que j'avais trouvée, au niveau des genoux. Mais elle avait le mérite de ne pas être trop bouffante comme celle de ma collègue. Je laissai tomber les collants résille qu'elle avait tenté de me convaincre de porter pour me rabattre sur des bas en nylon noir. Je finalisai ma tenue par des bottines noires avec petits talons. Autant éviter de finir estropiée en ne sachant à quoi m'attendre pour ma première journée de travail. J'appliquai un léger maquillage pour mon regard d'un noir profond, une touche de blush rose sur les joues et du gloss brillant sur les

lèvres. En quelques minutes avec de la dextérité, ma coiffeuse personnelle s'occupa de ramener sur le côté mes longs cheveux noirs dans un chignon lâche. Aussi prête que je pouvais l'être, je ne cessai de me répéter tel un mantra que tout allait bien se passer.

Un toc à la porte. Un sursaut de ma part. Puis, un enthousiaste « Temps de passer aux choses sérieuses » de la part de Victoria qui se frotta les mains avant d'aller ouvrir.

2 – Un petit-déjeuner difficile à digérer

Atablée devant un étalement de nourritures aussi diverses qu'abondantes, j'observai avec étonnement Victoria en train de véritablement engloutir son petit-déjeuner. Comment faisait-elle pour garder sa plastique de rêve étant donné tout ce qu'elle était capable d'avalier à cet instant sous mes yeux ? Ceci se révéla être le plus grand mystère de tout ce que m'inspirait cette plongée dans le monde paranormal. Le plus fou c'est qu'elle faisait cela avec la classe d'une Lady, décortiquant, découpant les aliments de ses couverts avec une attention minutieuse.

— L'appétit des succubes est bien plus important qu'on pourrait le penser, me dit-elle entre deux bouchées. Et en plus, nous ne prenons pas un gramme, histoire de rester désirables.

Je m'apprêtais à lui poser une flopée de questions sur sa condition, histoire de savoir si je devais m'inquiéter ou non de la côtoyer, puis hésitai. La connaissant un tant soit peu, il n'était pas difficile de penser qu'une fois lancée sur ce sujet, cela pourrait durer des heures. Il me fallait faire preuve de pragmatisme et me concentrer sur l'hôtel, ses occupants et mon nouvel emploi. D'ailleurs, j'avais toujours autant de mal à savoir ce qui m'inquiétait le plus : ce poste représentant ma première expérience professionnelle. Quoique le plus important concernait ces gens bizarres – et ceci est un euphémisme – auxquels j'allais avoir affaire. Autant m'engager sur le sujet qui m'intriguait le plus. Je reposai donc la fourchette ayant à peine mangé quelques morceaux de fruits, puis me lançai :

— Bon. Victoria, pourrais-tu me dire tout ce que j'ai à savoir sur les surnaturels, histoire de ne pas revivre une situation comme hier soir ?

— Houlà ! Vaste sujet que celui de mon monde.

— J'imagine. Juste, donne-moi les grandes lignes.

Dans un geste délicat, Victoria s'essuya les commissures des lèvres avec sa serviette, puis la reposa sur la table. Elle s'accouda en joignant ses mains pour y poser le menton.

— Disons que pour faire simple, les surnaturels ont toujours fait en sorte de vivre séparés des humains, mais l'expansion de ces derniers a fait que ces deux mondes se sont inévitablement croisés, ou devrais-je dire sont rentrés en collision. C'est là que les problèmes ont commencé. Je pourrais t'expliquer tout cela dans le détail, mais plus tard. Nous n'avons que peu de temps maintenant. Ce que tu as besoin de savoir, c'est que nous vivons cachés parmi vous, les hommes, je veux dire.

— Les surnaturels ont tous, comme toi, une apparence humaine ? demandai-je, intriguée.

— Non. Loin de là. Ce qui définit notre espèce, c'est qui n'y en a pas qu'une justement. Les surnaturels regroupent une quantité importante de races, et encore... beaucoup ont disparu au fil des millénaires ou ont été éradiqués de la surface de la Terre par les conflits internes aux surnaturels ou externes avec les humains.

Une forme de dureté s'afficha sur le visage à Victoria au moment où elle révélait cette dernière information. Je conservai le silence, attendant qu'elle reprenne son discours, ce qu'elle fit.

— Bref. J'imagine que tu n'as pas fait partie d'une secte ou vécu dans une grotte pour ignorer les plus connus d'entre nous, style : les loups-garous, vampires et compagnie.

— Ah parce que les vampires, ça existe aussi ?

— Tu serais étonnée de savoir le nombre de choses qui existent, sourit-elle. Écoute, le plus simple, c'est que je te fasse une liste de deux catégories, ceux que tu peux côtoyer et ceux à éviter.

— Et les vampires ?

— Tout dépend si tu veux éprouver un plaisir sadique et finir vidée de ton sang.

Les bras m'en sont tombés. La peur me chatouillant le ventre, je lui annonçai :

— Okay. À classer dans la catégorie « à éviter ».

— Tu vois ! Tu comprends vite. Tu as fini ?

Je baissai les yeux sur mon assiette puis regardai la table de son côté pour constater qu'elle avait englouti tout ce qui se trouvait devant elle.

— Euh... oui. Nous devons y aller, c'est ça ? lui demandai-je alors qu'elle se mettait déjà debout.

— J'aimerais bien te faire visiter l'établissement avant de commencer notre service. Ça te tente ? Quoi ?

Je cessai de sourire et hésitai à lui dire que monsieur Frappe-atome-trop-craquant m'avait fait la même proposition, quoique plus alléchante que la sienne. Au lieu de me confier à elle quant à ma discussion avec Jackson, je me mis debout, puis transférai les plats de la table au chariot tout en lui répondant :

— Autant que j'évite de me perdre à nouveau en sachant ce qui m'attend dans ce cas-là. D'ailleurs, si on peut faire l'impasse sur la tanière des loups... J'ai déjà visité ce coin.

— Voilà une information que tu dois savoir : le 31^e étage, celui où tu es descendue hier, n'accueille que ceux faisant partie de la sécurité, autrement dit nos amies les bêtes. Entre nous, je les préfère sous leur forme humaine, bien plus appétissante.

— Combien ils sont ? demandai-je, coupant court au sujet qu'elle semblait le plus affectionner d'entre tous : le sexe.

— Huit.

— Huit ? m'étonnai-je. Mais tu viens de dire qu'ils ont tout un étage à eux !

— C'est qu'ils ont besoin d'espace. Un appartement chacun, plus une pièce style pub n'accueillant que des mâles, sans parler de leur salle de sport gigantesque.

— Une salle de sport ?

Postée devant le miroir du salon, Victoria me répondit tout en arrangeant sa coiffure.

— Hier, tu as vu à quel point ils sont musclés ? Et bien ils doivent entretenir tout ça, ma belle.

— On est loin de Twilight, là. Tu sais : transformation puis, pouf ! Un nouveau corps bodybuildé. D'ailleurs, ils n'ont rien d'Amérindiens maintenant que j'y pense, relevai-je en continuant de ranger.

— Laisse tomber tout ce que tu as vu dans les films et oublie un peu Taylor Lautner. Ce garçon est tout ce qu'il y a de plus humain. Allez ! On se bouge un peu.

Je me mis à suivre une Victoria-boute-en-train afin de rejoindre la porte d'entrée avant de demander :

— Et pour le chariot ?

— Merde. Je l'oublie à chaque fois celui-là.

Je ne pus que sourire en l'observant alors que du haut de ses talons aiguilles griffés Jimmy Choo, elle revint sur ses pas puis me doubla en poussant devant elle le chariot débordant de victuailles. C'est dans le couloir qu'elle s'en débarrassa puis, passant un bras sous le mien, elle me guida vers les ascenseurs. Les battants se refermèrent sur nous.

— Okay, reprit-elle. T'imagines bien qu'il serait difficile de permettre à des humains et des surnaturels de coexister dans un hôtel. De ce fait, il y existe une barrière magique qui permet de diviser celui-ci en deux. Les ascenseurs représentent des passages. Autrement dit, quand un surnaturel ou un membre du personnel pénètre dans la cabine, ils prennent place au fond de celle-ci. Bien que tu ne l'aies pas vu hier, tu as traversé cette frontière magique grâce au port de ton bracelet. Ainsi, en passant de l'autre côté, on te permet d'accéder aux portes conduisant à la partie arrière du bâtiment dédié aux surnaturels. S'il vient à y avoir des humains dans la cabine, la magie opère pour, d'une part, que les *choisis* disparaissent de leur vue et d'autre part, qu'elle les efface de leur mémoire. De ce fait, le secret est maintenu. Astucieux, n'est-ce pas ?

Étonnée, je ne pouvais qu'observer l'intérieur de cette cabine qui me paraissait tout à fait normal. Alors que je tentai de comprendre toutes les implications de ce qu'elle venait de m'annoncer, les portes s'ouvrirent à nouveau, et ce, des deux côtés. Victoria s'avança et bloqua les battants en posant une main sur l'encadrement.

— Bloque de ton côté, me demanda-t-elle, ce que je fis. Alors, tu vois, côté humain, l'hôtel est commun aux autres.

J'observai en effet un long couloir comme celui conduisant à notre propre chambre deux étages plus haut. Mais ma curiosité était surtout attirée par ce qui se jouait derrière moi, côté surnaturel donc. Tournant la tête, je m'attendais à quelque chose de plus extraordinaire, mais non, la décoration était la même : moquette rouge sombre, un alignement de portes vernies noires et les murs recouverts de tapisserie style baroque. En revanche, je remarquai que la largeur du couloir face à cet ascenseur faisait le double et que le plafond me semblait plus haut. Victoria passa devant moi en m'invitant à la suivre. Je le fis avec hésitation, ayant l'impression de pénétrer dans la quatrième dimension. Fronçant les sourcils, je tentais de comprendre ce qui me dérangeait.

— Les chambres sont aussi grandes que pour les humains, et je suppose que tu te demandes comment cela peut être le cas étant donné la largeur des couloirs.

— En fait, c'est surtout au niveau de la hauteur que je trouve ça bizarre. Le plafond est à quoi, quatre mètres de haut ? demandai-je, intriguée.

— Les perspectives sont différentes quand la magie entre dans l'équation, Jenna.

— Je vois ça.

Rien n'était plus faux que cette affirmation. Mais bon. J'aurais le temps de m'y faire et puis je supposai qu'il me fallait me préparer à bien plus étrange que cela.

— Il faut bien ça pour permettre à certains naturels de se déplacer étant donné leur gabarit.

Gloups ! Là, un frisson glacé me chatouilla l'épine dorsale sur ce que laissait suggérer l'explication de ma guide.

— Allez viens. On n'a pas beaucoup de temps.

Tel un automate, je reculai pour pénétrer à nouveau dans la cabine. Victoria appuya sur le

bouton 9 en m'expliquant :

— Du trentième au onzième étage, c'est la même chose, concernant la disposition des pièces qui comprend : 8 chambres et 4 suites et ce, pour chacune des deux parties de l'hôtel. Par contre, à partir du dixième et en dessous, côté surnaturel, là, c'est différent.

— Différent en quoi ?

— Hé bien comme je te l'ai dit, la majorité des miens vivent à l'écart des humains. Bien que certains d'entre nous, moi y compris, apprécient de vivre parmi vous, d'autres affectionnent de pouvoir rester à plus ou moins long terme chez nous, à l'écart des hommes. Afin de rendre leur séjour agréable, nous avons aménagé des salles communes leur permettant de se rencontrer, de vivre entre eux sans avoir besoin de sortir de l'établissement, comme une salle de sport, un pub avec salle de billard, mais également un spa ou...

— ... une bibliothèque, soufflai-je alors que les portes s'ouvrirent sur une pièce grandiose.

Sans attendre que Victoria passe devant moi, je fis ce pas qui me conduisit à l'extérieur de la cabine. Je n'avais jamais été une mordue de littérature, mais je voulais bien le devenir pour passer ne serait-ce qu'un moment dans ce lieu *magique*. Aucun autre mot ne pouvait définir ce qui s'offrait à ma vue. J'avais l'impression de pénétrer sous un dôme de lumière. Les parois de forme circulaire étaient remplies d'une infinité de livres alignés sur des étagères en bois blanc. Des tables rondes pour quatre à six personnes étaient disséminées au centre de la pièce permettant l'étude, autant que des fauteuils et des banquettes en cuir offraient un confort agréable aux lecteurs. La pièce était suffisamment aérée pour ne pas donner un effet de confinement au lieu. Ce qui m'étonna était qu'il n'y avait aucune fenêtre.

C'est en levant les yeux vers le plafond que je réalisai à quel point le lieu baignait dans une clarté irréaliste. Une sorte de ciel lumineux semblait onduler à quatre ou cinq mètres du sol. On se serait cru à Poudlard. C'est en cherchant la présence de bougies flottantes comme dans la fameuse école de magie que je réalisai qu'il y avait une personne dans la pièce. Un frisson glacé descendit le long de mon dos lorsque je croisai le regard de cet homme. Il déplia sa longue silhouette du fauteuil sur lequel il était installé à notre droite puis s'avança dans ma direction. Là, une licorne aurait pu traverser la pièce que je n'aurais pu détacher mon attention de cette personne qui semblait littéralement glisser sur le sol tant sa démarche était aérienne. Il avait beau porter une tenue décontractée – un t-shirt à l'effigie d'AC/DC, un jean et des tongs – il émanait de lui quelque chose d'infiniment dangereux. La raison était peut-être qu'il me faisait penser à un militaire avec ses cheveux bruns coupés très court, ses jambes légèrement écartées et sa démarche cadencée. Je demeurai figée, incapable de faire ce mouvement de recul que me criait de faire mon instinct. Heureusement, Victoria vint à mon secours lorsque je perçus sa main m'agripper par le coude pour me tirer en arrière. Elle prit place devant moi en disant :

— Elle est humaine.

L'homme s'arrêta brusquement. Il y avait environ deux mètres entre lui et nous. C'est son regard pénétrant qui me fit prendre conscience de l'indécence du mien. Son regard qui semblait tellement plus âgé que lui, cet homme à qui j'aurais donné trente ans tout au plus. Il pencha la tête de côté, les boucles noires de ses cheveux suivant le mouvement. Son visage n'exprimait aucune émotion, lisse comme le marbre, ce qui était assez perturbant. Ça et cette énergie froide et angoissante qui émanait de lui à vous donner les chocottes.

— Bonjour, intervint sur un ton cordial Victoria. Laissez-moi vous présenter notre nouvelle réceptionniste, Jenna Davis. Jenna, voici...

— La Mort.

— Pardon ? relevai-je en clignant des yeux comme un hibou.

À nouveau s'éleva la voix profonde de cet homme qui ajouta :

— Je suis l'un des agents de la Mort. Mais rassurez-vous, je suis en vacances.

« *Que répondre à ça ?!* » Je bredouillai un lamentable :

— Ah... euh... okay !

Ce n'était pas qu'une impression finalement que tout dans l'attitude de cet individu était fait pour me réfrigérer le sang.

— Je constate que ma présence vous dérange. Je vous laisse, me répondit-il.

— Allons donc monsieur Death ! le détrompa Victoria en souriant.

« *Non, mais elle ne peut pas ce la fermer, celle-là !* », pensai-je, affolée. Était-ce vraiment une ébauche de sourire que je vis s'afficher sur le visage pâle et émacié de celui qui se proclamait être la Mort en personne ? La Mort pouvait-elle véritablement se moquer ? D'ailleurs, se moquait-il de moi ? Avait-il lu dans ma tête comme je le soupçonnais ? Allons bon ! le cauchemar continuait, avec un changement notable, il empirait.

L'instant suivant, il s'inclina, main posée sur le torse dans un geste chevaleresque digne du prince charmant en personne. En tout cas, j'éprouvais un réel soulagement de le voir s'éloigner en me disant que je venais d'atteindre un tout nouveau niveau d'épouvante. Autant vous dire que j'en vins à me demander sérieusement s'il ne serait pas mieux pour moi de retourner à l'asile pour la simple raison que j'avais vraiment un grain. Une chose était certaine, cet homme – si on pouvait l'appeler ainsi – gagna immédiatement la première place des personnes à éviter sur ma liste des surnaturels.

3 – Une visite instructive

Ding !

Le troisième étage. Enfin. Victoria sortit de l'ascenseur côté surnaturel et je fis de même en me demandant ce qui m'attendait encore. Le palier était pourtant commun si on faisait abstraction des deux immenses portes en bois brut et sculpté face à l'ascenseur central sur notre gauche. C'est visiblement vers cette pièce que nous nous dirigeâmes.

— Je t'épargne la visite côté humain étant donné que l'étage est une succession de salles de réunion les concernant. En revanche, pour les surnaturels, c'est plus fun.

Je voulais bien le croire étant donné que nous venions de pénétrer dans un pub typiquement irlandais au cœur d'un hôtel de luxe. Boiseries, lumière tamisée et... boiseries. Décidément. J'espérais qu'ils avaient un bon système d'incendie dans cet établissement. Les couleurs foncées pastel, les lambris, les petites lampes projetant des halos verts ou orangés contribuaient à offrir une ambiance feutrée au lieu. Personnellement, je trouvais qu'il y avait un peu trop de photos encadrées, de posters et de publicités anciennes qui alourdisaient l'ensemble. D'autant plus que nulle fenêtre n'éclairait le lieu. Le pub devait s'étendre sur toute la partie centrale de cet étage. Généralement, c'était là où se trouvait la huitaine de chambres, encadrés de chaque côté par des couloirs et les suites aux extrémités du bâtiment. Je me demandais si les portes que je voyais sur les côtés permettaient d'accéder aux corridors. Me parvenait une musique de fond qui aurait pu être agréable sans la présence d'une bande de... nains. Ils braillaient des chansons paillardes en entrechoquant leurs chopes de bière autour d'une table sur la droite.

« Avaient-ils seulement une petite taille ou étaient-ils véritablement des nains comme dans les contes de fées ? »

— Ce sont des Gnomes, à ne pas confondre avec des leprechauns ou des gobelins. Évite ces derniers. Ils sont vicieux et ne te rendront pas la vie belle, ça, c'est sûr, me spécifia Victoria en se penchant vers moi avant de reporter son attention sur le groupe devant nous. Ils fêtaient la signature d'un contrat juteux... depuis la veille.

Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'ils mettaient du cœur à l'ouvrage. Ils n'étaient que neufs et pourtant, j'avais l'impression que la pièce était bondée. Je fus surprise de voir un de ces fêtards matinaux suspendu à un lustre en forme de roue de chariot, me demandant comment un être de si petite taille avait pu arriver jusque-là.

— Et coucou Sims ! héla ma guide en direction du barman.

Je ne l'avais même pas vu celui-là. C'est pour dire le raffut que faisaient les autres. Le fameux Sims se trouvait derrière le comptoir en bois lustré qui courait pratiquement sur tout le mur de gauche. Derrière lui étaient exposées des bouteilles innombrables. Des verres étaient accrochés au-dessus du bar, tête en bas, masquant en partie la longue et mince silhouette vêtue de noir de cet homme au crâne rasé. Droit comme un « i » et d'un geste lent, il passait un chiffon sur le comptoir, ne semblant pas s'étonner outre mesure de l'agitation ambiante. Il réagit enfin, saluant en retour Victoria d'un bref signe de tête.

— C'est un amant fougueux, me murmura ma collègue avant de m'envoyer un clin d'œil.

Ça avait de quoi surprendre vu comme l'homme en question me paraissait sec et froid. J'aurais dû éviter de confier cette impression à Victoria qui partit d'un rire cristallin avant de me dire :

— Sec et froid ! Tu me tues, toi, dit-elle en tentant de reprendre son souffle. Tu ne crois pas si bien dire étant donné que c'est un mort-vivant.

La mâchoire m'en tomba. Il me fallut un moment avant de me remettre de cette nouvelle.

— Un... zombie ?

Mon regard alla de cet homme à ma collègue qui souriait encore en ajoutant :

— Il faut appeler un chat, un chat, ma belle.

— Okay. Là, J'en ai assez vu ! J'me tire et sans demander mon reste !

Sur ces mots, je tournai les talons, prête à sortir au plus vite de cet hôtel de cinglés. Sans m'arrêter pour autant, je tentai pour la énième fois de combattre mon envie désespérée de fuir ce lieu.

— Je t'assure que tu ne crains rien. Enfin tout du moins avec lui, tenta de me rassurer Victoria en trotinant derrière moi.

J'appuyai sur le bouton d'appel en croisant les bras, dos tourné à l'entrée du pub dans lequel j'avais décidé instantanément de ne plus jamais mettre un pied, à défaut de ne pouvoir quitter cet hôtel. J'imaginai assez bien mon « tuteur légal » envoyer à mes trousseaux ses loups-garoux pour me ramener illico presto devant lui.

« Et puis quoi après ? C'est retour à l'asile sans passer par la case départ ? Tout sauf ça. »

Inconsciente à mon véritable dilemme, Victoria ajouta :

— Je t'assure, ce n'est pas un mauvais gars. Il est juste... mort.

Elle accompagna ses paroles d'un geste réconfortant en posant une main sur mon épaule droite. Mon angoisse diminua de plusieurs crans sans pour autant m'empêcher de lui demander :

— Ouais et bien dans les films les morts-vivants comme lui bouffent les gens. Donc. Non, merci.

Un frisson de dégoût me traversa alors que s'imposa à moi Victoria en train de faire l'amour avec ce type qui m'avait bien paru bien pâlot, effectivement, mais de là à être un mort-vivant ! Sitôt les portes ouvertes, je m'engouffrai à l'intérieur. Sans lui demander son avis, j'appuyai sur le bouton du rez-de-chaussée avant de me tourner vers elle et de lui poser LA question :

— Non, mais sérieux. T'as vraiment couché avec ça ?

— Il est super, je te dis, me confirma-t-elle avec un sourire entendu.

— Mais comment c'est ne serait-ce que possible ?

— Tu parles mécanique là ? En tant que succube, il m'est possible d'insuffler une énergie sexuelle suffisante pour le faire band...

— Tu ramènes tout au sexe, ma parole, l'interrompis-je. Je ne parle pas de ça, mais de lui, comment il fait ? Tu me dis qu'il est mort, mais il était là, debout, en train d'astiquer le comptoir. Vivant, quoi !

— C'est la faculté des morts-vivants. Ils sont morts, mais vivants, répondit Victoria, comme si c'était l'idée la plus logique du monde.

Je me massai les tempes du bout des doigts avant d'oser lui demander :

— Bon. Laisse tomber. Juste un truc : dois-je craindre pour ma vie ou quoi ? Il ne risque pas de me sauter dessus pour se nourrir ou simplement me tuer ?

— C'est à toi de voir si tu veux qu'il te saute ! Okay, okay... j'arrête, bredouilla-t-elle en levant les mains probablement en réponse à mon regard incendiaire. Tu es sûr de vouloir connaître la réponse ?

— Il vaut mieux, non ?

Les portes s'ouvrirent sur le hall. Pourtant, je ne m'avançai pas, souhaitant obtenir la réponse à ma question.

— Tu l'auras voulu. Lord Hamilton l'autorise à rester dans l'établissement s'il se soumet à un régime alimentaire strict et... unique en fait : viande avariée.

Je faillis direct vomir mes viscères.

— C'est dégueu !!

Je dus mettre la main devant la bouche pour retenir un haut-le-cœur.

— Je t'avais prévenue, mais si ça peut te rassurer, c'est le seul que nous ayons dans l'hôtel, me lança Victoria en passant devant moi pour sortir de la cabine. Bon. Au boulot, maintenant.

Quand je pense qu'il n'était même pas neuf heures du matin et que ma journée de travail n'avait pas encore commencé, j'en frissonnai d'angoisse. Moi qui m'étais fait tout un film à imaginer ce que pouvait être la rencontre avec des êtres tout droit sortis de livres de légendes ou de films d'horreur, l'hôtel lui-même était passé au second plan. En me dirigeant vers le comptoir, un défilement d'images passait dans ma tête concernant cet établissement pour le moins surprenant. Le pub au troisième étage, les diverses pièces mises à disposition des surnaturels au quatrième, une immense salle de sport au cinquième qui m'avait fait davantage penser à une véritable salle de torture d'un autre temps, les appareils et les murs en pierre nus ajoutant à cette atmosphère de donjon.

Ces créatures surnaturelles dont je n'avais croisé que quelques spécimens – merci mon dieu – avaient su allier la magie et les avancées technologiques des hommes. Victoria m'avait expliqué qu'au sixième étage, il était possible de pénétrer dans une des dix pièces équipées d'un système holographique. Il suffisait de choisir parmi un menu sur une tablette accrochée au mur pour que le système recrée un paysage. J'avais eu hâte d'expérimenter cela, mais la présence d'une personne "étrange" sur le palier lorsque les portes s'étaient ouvertes à cet étage m'avait dissuadée de descendre et de tenter l'aventure.

Ce qui m'avait le plus séduite dans la description que m'avait faite Victoria tout au long de cette visite était cette biosphère naturelle qui avait été recrée sur deux étages à l'intérieur de ce bâtiment au cœur de Seattle. Là encore, j'avais consenti à visiter le septième et le huitième étage plus tard, car beaucoup de surnaturels y passaient une bonne partie de leur matinée. Le jardin intérieur était un endroit où ils aimaient se retrouver ; autrement dit, okay pour le visiter, mais quand je ne risquerais pas de tomber sur un surnaturel. Curieuse, mais pas suicidaire, tout de même. L'immense bibliothèque au neuvième et au dixième étage avait été également un moment magique si l'on omettait le fait que j'y avais rencontré la mort en personne.

Ma guide m'avait expliqué que le premier et le deuxième étage que je venais d'esquiver volontairement dans cette visite était dédié à la restauration. Je savais que j'aurais l'occasion d'y revenir. Là, à cet instant, je saturais. C'était trop pour moi. Tout ce que je venais de voir avait fait buguer mon cerveau. J'essayai mes mains moites sur ma jupe et marquai un temps d'arrêt alors que Victoria prenait place auprès d'une autre femme derrière le comptoir de la

réception.

— Allez, il est grand temps de commencer ta formation, Jenna.

Je ne me le fis pas dire deux fois. Je pris place à son côté après qu'elle eut fait les présentations d'usage entre moi et celle qui serait ma collègue de travail. Je mettais de côté tout ce que je venais de voir pour me concentrer sur ce qu'elle allait m'apprendre. Victoria m'avait déjà donné quelques bribes d'informations sur mon poste, le salaire avait particulièrement retenu mon attention. D'après elle, nous étions payés bien plus que ce qui se pratiquait dans les autres établissements hôteliers de la ville.

« *Probablement une prime de compensation pour travailler dans un endroit pareil* », grommelai-je intérieurement.

Étant nourrie, logée et blanchie, j'avais décidé de mettre tout cet argent de côté pour pouvoir partir dès que l'occasion se présenterait. Ce que je venais de voir m'avait confortée dans cette décision, en particulier le zombie et l'agent de la mort. Je passai le reste de la matinée assise sur un tabouret derrière Victoria et Calypso, la seconde réceptionniste, à les observer et les écouter. D'après leurs impressions, c'était un boulot agréable dans l'ensemble si on ne tenait pas compte des clients pénibles ou exigeants. J'en vain à me demander ce que cela pouvait donner pour des créatures surnaturelles. Calypso m'avait mise en garde contre ce qu'elles appelaient entre elles « la journée des cons ». De façon périodique et vérifiable, on pouvait être sûr que si un con se présentait le matin, il allait être indéniablement suivi par une flopée d'autres.

Malheureusement pour nous, aujourd'hui était l'une de ces journées. Le bon côté était d'observer l'efficacité des deux jeunes femmes devant moi qui arrivaient avec aisance et sourire à faire face à ce genre de clientèle. Durant plus de trois heures, je ne pus poser que quelques questions et toutes en rapport au poste. Les deux femmes étaient suffisamment occupées pour éviter que je les dérange, même s'il était légitime pour moi d'en savoir davantage du monde dans lequel je venais de pénétrer. Je me forçais à la patience et je savais pouvoir compter sur ma formatrice pour m'aider à m'adapter ou tout du moins à survivre.

La complicité semblait évidente entre Victoria et Calypso. Elles me rassurèrent en précisant qu'il fallait faire preuve d'entraide parmi les membres du personnel. À la différence de ma colocataire, Calypso était une belle blonde aux boucles soyeuses et aux formes généreuses. Le regard de biche bleuté, le teint en porcelaine étaient rehaussés par la couleur rose du corset de la longue robe qu'elle portait. Elle faisait preuve d'une réelle gentillesse et disponibilité pour les nouveaux venus autant que pour moi. Quand vint la pose, je n'hésitai pas à accepter son invitation à la suivre. Nous passâmes dans la petite pièce située derrière la réception mise à la disposition du personnel. Celle-ci ne contenait que quelques chaises alignées contre le mur et un vulgaire distributeur. Il est vrai que je m'attendais à un truc plus surnaturel ou à défaut plus chic étant donné le type d'établissement dans lequel nous étions. Comme quoi, une différence de classe est toujours visible, y compris dans ce monde-là. Calypso se planta devant la machine et se tourna pour me demander :

— Ça me fait penser. Tu es quoi au juste, histoire de savoir ce que je peux t'offrir à boire ou un en-cas ?

— Ah... euh... un truc basique. De l'eau ou un café à la limite.

— Une humaine ? Ça fait des lustres que je n'en ai pas eu en tant que réceptionniste.

L'angoisse refit surface à une vitesse folle. D'une, cette femme n'était donc pas humaine et de deux, il fallait vraiment me faire à l'idée qu'une bonne partie des gens que j'allais côtoyer ne le serait pas. Il y avait de quoi avoir peur, non ?

— Et vous... vous êtes quoi ? demandai-je, inquiète d'obtenir la réponse.

— Une muse, ma belle. J'apporte la joie, la bonne humeur et l'inspiration, rien de moins, dit-elle avec emphase.

« *Ça aurait pu être pire, non ?* » Arquant les sourcils avec suspicion, je lui demandai :

— Vous n'allez pas vous mettre à poils au moins ?

Mon interlocutrice leva les yeux au ciel avant de s'exprimer avec un certain orgueil :

— Je ne suis pas une simple nymphe, mais une muse, très chère. Je n'ai nul besoin de chanter, moi, j'inspire les plus grands de ce monde. Mickaël Jackson, c'était moi.

M'apercevant que je devais avoir encore l'air stupide de la fille hébétée, je me repris et me saisis du gobelet qu'elle me tendait depuis plusieurs secondes en bredouillant un remerciement. Je bus rapidement mon verre d'eau puis retournai auprès de Victoria. Le dicton « heureux sont les ignorants » prit tout son sens à cet instant.

Vint le moment où c'est Victoria qui prit sa pose lorsque deux de ses amis — masculins, faut-il le préciser — la saluèrent de loin. Inquiète, je ne la retins pas où ne lui montrai pas mon angoisse pour autant. Calypso était suffisamment efficace pour gérer les appels téléphoniques. Quant à moi, je continuai mon apprentissage en accueillant les clients comme je l'avais fait durant plus d'une heure avant que Victoria ne me laisse seule. Fort heureusement, l'affluence n'était pas très forte en cette fin de matinée. Je ne cessai de fixer les portes-tambour, en priant qu'à chaque arrivée, la ou les personnes se dirigent vers le comptoir opposé au nôtre. Cela fonctionna... un moment en tout cas.

Fronçant les sourcils, je vis apparaître un jeune homme ou devrais-je dire un adolescent qui pénétra dans le hall. Ce qui attira mon attention était la tenue qu'il portait, des mocassins marron, un pantalon kaki, une chemise blanche avec par-dessus un cardigan dans le même ton que le bas avec des losanges blancs. Ces vêtements convenaient certainement à une personne d'un certain âge et pas à un jeune. D'autant plus que cela contrastait avec ce mouvement de tête à la Justin Bieber qu'il eut pour rejeter sa chevelure brune un peu trop longue sur le côté. Ce garçon d'une douzaine d'années se dirigea droit sur moi. Étrangement, je me sentis intimidée par le regard déterminé qu'il m'accorda. Il se planta devant le comptoir et attendit visiblement que je prenne la parole, ce que je fis avec un moment de retard.

— Bienvenue au Manor Hôtel, que puis-je faire pour vous ?

Là, je ne pus m'empêcher d'éprouver une certaine fierté d'avoir sorti cette phrase sans accro. J'aurais applaudi des mains si je n'étais pas observée par cet adolescent aux joues aussi roses que des fesses de bébé.

— Une chambre.

Je me penchai sur la droite en portant mon regard au loin pour voir si les parents du garçon suivaient.

— Je suis seule, me dit-il sèchement.

— Euh... Je ne suis pas sûre de....

— Ce n'est pas la première fois que je viens. Donnez-moi une chambre.

Je regardai autour de moi, cherchant une aide providentielle. Calypso était en pleine conversation téléphonique. J'hésitai à la déranger. Mon attention se fixa à nouveau sur le garçon qui s'était mis à pianoter sur le comptoir du bout de ses doigts. Je me forçai à sourire. Il paraît que le cerveau ne fait pas la différence entre un vrai et un faux sourire. Étant donné la

hauteur, il était accoudé à celui-ci, une main sous son menton :

— Je sens qu’avec vous je ne suis pas au bout de mes peines, souffla-t-il, sarcastiques.

— Monsieur Pan ! Quel plaisir de vous avoir parmi nous, intervint Calypso qui reposait le combiné.

Je poussai un profond soupir de soulagement en réponse à son intervention. Quoique. Le garçon ne cessa pas pour autant de me fixer.

— Combien de jours comptez-vous rester ? s’enquit la réceptionniste en pianotant sur le clavier de l’ordinateur.

— Allez savoir, se contenta-t-il de lui dire d’un air indifférent.

Mal à l’aise, je ne cessais de me déplacer d’un pied sur l’autre. Était-ce réellement un garçon qui me faisait face ? Un surnaturel pouvait-il prendre l’apparence d’un enfant ? Et pourquoi ? C’était comme si son corps n’allait pas avec son âge et ça avait de quoi me perturber sérieusement.

— Voici votre passe, Monsieur Pan. Vous avez la chambre 432. N’hésitez pas à nous contacter si vous avez la moindre demande. Nous nous tenons à votre entière disposition.

En l’entendant parler ainsi avec plus de courtoisie qu’avec n’importe quel client qu’elle avait accueilli au cours de la matinée, cela ne m’aurait pas étonnée outre mesure qu’elle lui fasse une révérence. Ce garçon devait être un gosse de riches. Il m’avait tout l’air d’un être tyrannique et son regard bleuté sans nulle douceur ou faiblesse ne le démentait pas. Il continua son petit manège d’intimidation sur moi avant de se saisir du passe et de s’éloigner.

— Nom de nom... C’est qui celui-là ? soufflai-je à Calypso dès qu’il fut suffisamment loin.

— Mais enfin, c’est Peter Pan ! répondit-elle d’une voix sourde avant de grommeler. Toujours à faire chier son monde.

Je sursautai lorsque le garçon en question tourna la tête de côté pour nous foudroyer du regard. Il pointa un index dans notre direction et lança sur un ton indigné à l’attention de ma collègue :

— Vous serez virée pour ça !

J’en demeurai encore choquée, incapable de dire ou faire quoi que ce soit lorsque les portes de l’ascenseur se refermèrent sur cet étrange personnage.

4 – Une pose interrompue

— Euh... Ça va ?

Cette question me fit revenir sur terre. Pinçant l'arrête du nez entre mon index et mon pouce, j'osai demander :

— Attends, c'est vraiment THE Peter Pan, le gamin en collants verts qui passe son temps à pourchasser son ombre ?

— Oui. C'est bien lui. Maintenant que tu as rencontré le personnage, tu comprends pourquoi même son ombre le fuit.

Comme si cela est possible, j'écarquillai davantage les yeux.

— Non, mais tu te fous de moi, là !?

— Du tout. Tu as vraiment pas mal de choses à apprendre, ma grande.

Effectivement, si en plus de créatures surnaturelles se mêlaient des créatures imaginaires sorties tout droit de livres pour enfants, je n'étais pas sortie de l'auberge. Il y avait vraiment de quoi perdre la tête. Cela ne faisait même pas vingt-quatre heures que j'avais mis les pieds dans cet hôtel que j'avais aperçu un zombie barman, tapé la discute avec la Mort, et failli me faire bouffer par une meute de loups agents de sécurité. Sans compter que je vivais à présent avec une succube et que je n'avais aucune foutue idée de ce que ce genre de créature pouvait faire à un pauvre être humain comme moi. Reléguant cette histoire de Peter Pan dans un casier secret de ma tête sur le point d'imploser, je profitai d'un moment de calme pour poser des questions à Calypso.

— Dis-moi. C'est quoi la particularité des succubes ?

Elle quitta les yeux de son écran d'ordinateur pour les fixer sur moi avant de me répondre.

— Il serait peut-être plus simple de poser la question directement à Victoria.

— C'est que... je vis avec quelle. Alors tu comprends. Je ne voudrais pas la froisser.

— Oh elle est très à l'aise avec sa condition. Mais bon. Si tu y tiens. Une succube est capable de voir le chi, l'énergie vitale que dégage une personne. Comme ses semblables, elle se nourrit du désir d'un être humain ou d'un surnaturel bien que cela soit différent pour ce dernier, m'expliqua-t-elle.

Ah oui... quand même !

— Elle se nourrit ?

« Okay. Là, j'ai de quoi m'inquiéter. Enfin, davantage. »

Calypso se pencha vers moi et baissa la voix alors que des clients s'avançaient dans notre direction.

— Ne t'en fais. Elle maîtrise sa faim. Elle ne te fera jamais de mal comme à quiconque dans cet établissement, qu'ils soient membres du personnel ou de la clientèle. Tu es sous la protection de Lord Hamilton. Bonjour ! Bienvenue au Manor Hotel. Que puis-je faire pour vous ?

Là, tout ce qu'il me fut permis de faire est de me taire et de l'observer accueillir des clients alors que je voulais en savoir plus concernant cette histoire de protection. Si effectivement Lord Hamilton avait fait passer le mot quant au fait que je ne risquais rien – et encore cela

restait à prouver –, pourquoi ne me l'avait-il pas dit la veille ? Cela m'aurait peut-être permis de me rassurer. Avec un peu de chance, j'aurais même trouvé le sommeil.

Je me mis à observer ce couple d'une quarantaine d'années, essayant malgré moi de trouver un indice qui pourrait démontrer à quel monde ils appartenaient. Me revint en mémoire cet homme aperçu la veille, vêtu d'un imperméable. Il était quelque peu rassurant de savoir à présent que je n'avais pas rêvé cette histoire de queue et angoissant de penser qu'un tel être existait. C'était tout de même hallucinant de se dire que des sortes de monstres cohabitaient avec les humains.

Je me mis à faire défiler dans ma tête les gens que j'avais pu croiser tout au long de ma vie, en me demandant si effectivement l'un d'entre eux avait été un surnaturel. Peut-être cette dame s'occupant du magasin de glace dans ma ville natale. Non pas qu'elle possédât une apparence particulière, puisqu'elle était une femme commune avec son 1,60 m bien rondet. Il me semblait me souvenir qu'un jour, elle tenait en main un cornet de glace dégoulinant en s'avançant vers un client pour aller le lui porter puis, pouf ! Il avait suffi d'une seconde pour qu'il soit à nouveau frais comme si elle venait de le faire. Pouvait-elle vraiment avoir un impact sur la température ambiante ? Était-elle la cousine éloignée d'Anna, la « Reine des Neiges » ?

« Je ne serais pas étonnée qu'elle existe, celle-là, tiens ! »

— Et mince. Elle ne répond pas.

Délaissant ma rétrospective personnelle, je me tournai vers Calypso qui raccrocha le combiné. Le couple n'était plus là. Je ne m'étais même pas aperçue de leur départ.

— Mince. Ça va barder pour Victoria, souffla-t-elle en examinant le hall, visiblement à la recherche de quelque chose ou de quelqu'un avant de se tourner vers moi. Jenna, il faudrait que tu montes dans votre appart. Telle que je la connais, ta coloc doit s'y trouver.

— Pourquoi faire ?

— Sa pause est finie depuis dix minutes et si Jupiter vient à la choper, il va faire un rapport quant à son absence.

— Jupiter ?

— L'espion de Lord Hamilton. Pas moyen de faire un truc en douce, ici, me répondit-elle. Écoute, monte chez toi et préviens-la, à moins que tu préfères rester ici à accueillir les clients ?

— Non... non. J'y vais, bredouillai-je, plus inquiète de devoir rencontrer un autre énergumène que de rejoindre le trente-deuxième étage.

L'instant suivant, je contournai le comptoir puis filai vers les cages d'ascenseurs. Le trajet aurait pu être agréable si une autre personne n'était pas montée en même temps que moi dans la cabine et ne s'était pas placée du côté surnaturel. Crispée, je me retins de le regarder de peur qu'il me remarque, comme si cela était dissuasif pour lui de faire de même. Se convaincre du contraire me permettait en tout cas de ne pas péter un plomb. Tout ce que je vis de lui fut qu'il devait faire dans les 1,90 m, longilignes, et le crâne rasé et tatoué à l'arrière. Ce dernier détail, je l'aperçus lorsqu'il sortit de la cabine à mi-parcours. Là, je réalisai que j'avais retenu ma respiration. Heureusement qu'il était sorti bien vite, car je serais probablement tombé dans les vapes, à court d'oxygène.

C'est avec soulagement de j'arrivai à mon étage et constatai que le couloir était vide. Je m'y engageai et éprouvai à nouveau l'angoisse qui m'avait étreinte la veille lorsque j'avais été poursuivie par des loups. Pratiquement en courant, j'atteignis la porte, glissai la carte

magnétique dans le boîtier et entrainai avant même pu avoir dit ouf ! Les deux mains sur le battant, je tentai de calmer ma respiration autant que mon rythme cardiaque. Il me faudrait demander à l'une de mes nouvelles collègues si nous avons une bonne couverture santé, car il ne faisait aucun doute que je risquais d'en avoir besoin, rien que pour contrôler l'état de mon pauvre petit cœur soumis à beaucoup de stress dernièrement.

« *Peut-on mourir d'une crise cardiaque à 21 ans ?* »

Fronçant les sourcils, mon état de stress atteignit des sommets lorsque me parvinrent des halètements.

« *Ils m'ont retrouvée* » fut ce qui me vint en tête avant de réaliser que ces bruits venaient de la pièce derrière moi, et non de l'extérieur. Je pivotai lentement sur moi-même et... stupeur !

Victoria. À quatre pattes à l'extrémité droite du canapé. Là, un homme debout, devant elle. Lui aussi était nu. Il empoignait les cheveux de Victoria alors que son autre main était posée sur sa hanche. C'est lui qui me regarda en premier, puis ma colocataire qui suspendit sa fellation en tournant légèrement la tête dans ma direction. En revanche, elle ne cessait de se balancer d'avant en arrière, car le second homme derrière elle ne semblait pas avoir remarqué mon entrée. Consciencieusement, il lui administrait des coups de buttoir et accessoirement une claque sur les fesses, indifférent au monde qui l'entourait. Sans compter qu'il braillait aussi fort qu'Andre Agassi sur un terrain de tennis.

— Y a un souci ? me demanda essoufflée Victoria.

— Peut-être veut-elle simplement participer ? intervint le grand brun, debout.

La seule réponse que je lui offris fut un mouvement de recul. Je percutai la porte.

— Ne me dis pas que je suis en retard ?

Je tournai la tête de côté et mis ma main en visière pour ne plus les voir. Mater un film X et voir du sexe en vrai... et bien ce n'est vraiment pas la même chose. Confuse, je bredouillai :

— Euh... oui. Tu dois redescendre... Il y a un certain Pluton qui te cherche... Je ne suis plus sûre du nom. Une histoire de planète... enfin... tu vois.

— Merde Jupiter, m'interrompit-elle. Allez les gars, on remballe.

Je jetai un coup d'œil à travers mes doigts. J'avais beau être gênée, il n'empêche qu'une part de moi était attirée par le spectacle qui s'offrait à ma vue. Je n'avais jamais observé un couple en plein acte, enfin en direct, alors avec trois participants ! C'était... inédit et plus que troublant. Si le grand brun sembla accepter la fin de la partie et relâcha les cheveux de Victoria, l'autre paraissait moins enclin à la délaissier si facilement. Victoria prit en main la situation. Elle se tourna à demi, puis attrapa la cravate que portait le blond pour l'attirer son visage vers le sien. Elle l'embrassa et je dus écarquiller les yeux lorsque je crus voir une sorte de lumière passer de l'homme à elle au niveau de leurs bouches. Elle aspira entre ses lèvres ce phénomène étrange. Cela sembla calmer son partenaire qui ralentit brusquement. Il retomba sur le canapé, visiblement inconscient.

— Oups ! Peut-être que j'en ai trop pris, se contenta de dire Victoria en observant le blond sans pour autant se pencher vers lui ou ne serait-ce que masquer sa nudité. Jenna, tu peux t'occuper du petit gars ?

— Pardon ?

— Je dois m'habiller là, se contenta-t-elle de dire en se mettant debout.

Mon regard alla de ma colocataire dont j'évitai de regarder autre chose que son visage, le grand brun de dos qui passait son caleçon (super fessier by the way) et l'autre, dont je ne voyais que la tête. En soufflant autant par frustration que pour évacuer mon angoisse, je rejoins celui-ci. C'est lorsque je contournai le canapé que je constatai à mon grand soulagement qu'il était encore en vie. Bien que livide, sa poitrine se soulevait sous l'effet de sa respiration. Plantée devant cet homme nu (la cravate ne compte pas) et inconscient, je me demandais quoi faire.

« Après tout, s'il doit dormir là histoire de récupérer, ce n'est pas moi que cela va déranger. PS : Ne plus m'asseoir sur ce canapé. »

— Tu attends quoi ? m'interpella Victoria sur ma gauche. Une paire de claques devrait faire l'affaire.

Je cessai d'écarquiller les yeux. Cela devenait trop douloureux à la longue. Je me penchai et posant une main sur son torse nu et moite pour le secouer :

— Monsieur ?

Aucune réaction.

— Monsieur. Il faut vous lever.

Notant la présence d'un coussin à côté de lui, je le pris avec l'intention de le poser sur son sexe. Il valait mieux, si je voulais un tant soit peu me concentrer, car à la différence du reste de son corps, son membre était raide comme un piquet. *« Comment était-ce possible dans son état ? »* me demandai-je en fixant son engin avec inquiétude et gourmandise.

— Mais que fais-tu ?

Je sursautai comme prise en faute de mater cet homme offert à ma vue. C'est Victoria en sous-vêtement de dentelle noire qui se pencha pour lui administrer une belle claque qui réanima quelque peu le bel Apollon. Je croisai le regard bleuté de l'homme avant qu'il ne s'assoie, tout de même groggy. Ne sachant que faire d'autre, je lançai un regard vers Victoria qui finissait de se vêtir et bon Dieu ! Elle avait un corps à faire tourner la tête d'un saint.

— Bon. On vous laisse, lança Victoria en m'attrapant par le bras. Peter, tu t'occupes de faire sortir... c'est quoi déjà son nom ?

— Steven. T'inquiète, je gère, ma belle répondit le brun d'un air assuré. Par contre...

Elle me relâcha pour se rapprocher du fameux Peter afin de lui accorder un baiser incendiaire.

— Je te promets de finir ce que j'ai commencé avec toi, mon beau. Et amène un ami un peu plus vigoureux la prochaine fois.

— Pas de problème.

Décidément, en une journée, il m'était arrivé plus de trucs que dans ma vie entière. C'est choquée que je fus entraînée à la suite de Victoria qui baragouinait quelque explication quant au fait qu'elle vivait seule depuis un moment et qu'elle n'avait pas prévu mon arrivée impromptue. Le silence fut brisé entre nous que lorsque nous nous retrouvâmes dans l'ascenseur.

— Désolée pour ça, s'excusa Victoria sitôt les portes refermées.

— Ah... Euh. Il serait mensonger de te dire que cela ne m'a pas surprise et choquée.

— J'avoue avoir du mal à comprendre comment vous, les humains, pouvez être étonnés de

surprendre des gens en plein ébat. C'est vrai. Vous ne vous privez pas de regarder des pornos, quoique vous le fassiez en cachette comme un truc honteux.

J'hésitai à lui répondre, mais elle reprit bien vite la parole en soulevant négligemment les épaules.

— Enfin, vos ancêtres étaient moins coincés, eux. Ils ne se privaient pas de s'envoyer en l'air alors que les autres membres de leurs familles, voire de leur clan, dormaient tranquillement dans la même pièce. C'est à croire que votre évolution fait de vous des êtres coincés, incapables de profiter des bonnes choses.

Là, j'en vins à me demander si elle parlait d'expérience ou si elle me donnait un avis général. L'espérance de ces créatures était peut-être bien plus longue que celles des humains, qu'en savais-je. N'était-ce pas ce que suggéraient les livres, films et compagnie ? Enfin. Une chose est sûre, ce n'était pas demain la veille que ma migraine allait se calmer.

— J'ai faim.

À nouveau, cette femme rencontrée le jour précédent me surprit en changeant ainsi de sujet. Fronçant les sourcils, je lui demandai :

— Tu ne viens pas justement de...

Là, j'hésitai sur le terme à employer.

— Le sexe m'ouvre l'appétit. Mon côté surnaturel a eu sa dose, pas mon estomac.

Elle s'adossa contre la paroi et croisa les bras sur sa poitrine. Me vint l'idée stupide de comment elle s'était vêtue aussi rapidement étant donné que moi il me fallait un bon moment et un mode d'emploi pour ne serait-ce que lacer ce genre de corset. Elle avait même eu le temps de remettre ses bas noirs qui complétaient sa tenue marron/noire. Son maquillage était parfait bien que son chignon fût un peu plus lâche.

— Tu ne veux pas prendre une douche ? tentai-je pour changer de sujet.

— Une douche ? Pour quoi faire ? Ah... J'aime avoir l'odeur d'un mâle sur moi, surtout s'il vient de joui...

— Merci. J'ai saisi l'idée, la coupai-je en grimaçant autant par l'explication reçue que la raison à celle-ci.

— Vas-y. Je t'écoute.

— Pardon ?

— Je vois bien que tu t'interroges sur moi, me dit-elle.

— Ben... il serait difficile de faire autrement après ce que je viens de voir.

— Une jolie partie de jambes en l'air non terminée.

— C'est davantage ce que tu as fait à ce gars à la fin pour le mettre K.O.

— Je suis une succube et j'ai donc aspiré l'énergie sexuelle qu'il avait emmagasinée en lui.

— Cette lueur rouge ? C'est ça, l'énergie sexuelle ?

— Yep.

— Et c'est à vie ? Je veux dire, il ne sera plus capable d'éprouver du désir à l'avenir ?

— Pourquoi ? Il t'intéresse ? Hum... pour répondre à ta question. La réponse est non. Il s'en remettra avec un peu de repos. Ça peut durer de quelques minutes à quelques heures.

Tout dépend des gens.

— Ah... donc, il ne risque pas de mourir ? insistai-je, inquiète d'avoir laissé cet homme comme ça.

— Autant être honnête, les succubes ou incubes, c'est comme ça qu'on appelle les mâles de mon espèce, peuvent tuer s'ils n'arrivent pas à contrôler leur faim. Ce qui n'est pas mon cas, Jenna. Tu ne crains rien avec moi. De plus, je ne couche qu'avec des partenaires consentants et tu peux être sûre qu'aucun d'eux ne s'est jamais plaint. Chacune des parties en tire un avantage. Crois-moi.

C'est sur cette affirmation que les portes s'ouvrirent sur le hall du Manor Hotel.

FIN

Envie de connaître la suite en exclu et d'obtenir la clé qui vous ouvrira toutes les portes vers de multiples lieux emplis de mystère, de romance, de magie... enfin toute la panoplie digne de vous faire rêver ? Inscrivez-vous à ma newsletter en suivant ce lien :

[toc toc...entrez](#)

Merci infiniment d'avoir partagé ce moment dans un de mes mondes fantastiques. J'espère que l'histoire vous a plu. Le plus beau remerciement que vous puissiez me faire est de me soutenir en laissant un commentaire sur ce livre. Je vous en remercie par avance.

De la même auteure

— Porteuse de lumière

Un simple miroir bouleversera irrémédiablement la vie d'Evana en lui offrant un passage vers un autre monde dans lequel elle devra tenter de survivre, tout en protégeant sa nouvelle amie, celle qui est destinée à régner sur le royaume en tant que Porteuse de lumière.

1— [Lueur](#)

2— [Éclat](#)

3— [Éblouissement](#)

— La chute des Anges

À travers le regard de Lena, nous serons les témoins de l'arrivée des anges sur terre, du bouleversement que cela entraînera. Une question demeure : pourquoi sont-ils tombés ?

1— [Tomber](#)

2— [Se révéler](#)

3— S'élever (à venir)

— Un monde d'elfes et d'hommes

Une femme intégrera par accident un monde où s'affrontent la technologie des hommes et la magie des elfes.

1— [Air](#)

2— [Feu](#)

3— [Eau](#)

4— [Terre](#)

5— [Esprit](#)

6— [Cercle](#)

— Larmes de sang

Un amour qui devra pour survivre combattre la mort elle-même.

1— [Aimer](#)

2— [Sauver](#)

3— [Choisir](#)

— Enfants de la Lune

Une jeune femme qui a la capacité de s'approprier le corps d'une louve les soirs de pleine lune.

1— [Crépuscule](#)

2— [Aurore](#)

— La Mémoire de l'Âme

À travers des songes, une jeune femme revivra, une à une, chaque dernière journée de ses vies antérieures en remontant le temps.

[Partie 1](#)

Partie 2 (à venir)

— L'aura d'Abalyne

Dans un monde différent du nôtre, l'aura que possède chaque personne représente une source de pouvoir qui définit la place que l'on obtient dans la société.

1— [Union](#)

2— [Discorde](#)

— Elémentals

Quatre tomes, quatre membres d'une puissante lignée d'Elémentals possédant puissances et magie.

1— [Sylphe](#)

2— Salamandre (à venir)

3— Gnome (à venir)

4— Ondine (à venir)

Dans le cybermonde

Mon site internet : <http://www.sg-horizons.com/>

MON BLOG : <http://sg-horizons.blogspot.fr/>

FACEBOOK : [LIEN](#)



Larmes de Sang

1. *Aimer*

S HORIZONS

